

*Le premier hebdomadaire des faits-divers*

7<sup>e</sup> Année - N° 285

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

12 Avril 1934

# DÉTECTIVE



## L'IMBROGLIO DE L'AFFAIRE PRINCE

**LE BARON DE LUSSATS**  
conserve en prison l'espoir  
de sa libération prochaine

Lire, pages 3, 4 et 5,  
notre sensationnelle enquête

# PAR TOUT

## Douche écossaise

NOUS avons confiance en la Justice ; nous la respectons ; nous savons que les magistrats qui ont la lourde, l'écrasante tâche de confondre la bande d'escrocs, d'assassins, leurs complices directs ou indirects, dont les méfaits ont failli entraîner la France à l'abîme, feront tout leur devoir.

Et c'est précisément parce que nous respectons la Justice que nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment d'inquiétude, encore vague, mais tenace, en lisant chaque jour les informations plus ou moins romancées, relatives à l'assassinat du conseiller Prince.

L'opinion publique n'est pas toujours, certes, un modèle d'esprit critique ; elle est même souvent le contraire de cela.

Que l'opinion, justement préoccupée des agissements de la mafia, révoltée de l'impunité qui avait permis à des malfaiteurs, dont la place serait au bagne, de se moquer des lois, des décisions judiciaires, des arrêtés d'expulsion, de se prélasser dans les palaces, de gagner des millions, de rafler les économies des petits épargnants, ait clairement signifié qu'elle en avait assez et que les pouvoirs publics, écoutant son appel, aient mis tout en œuvre pour faire aboutir des mesures de salut national, ce sont là des vérités élémentaires et la constatation d'un sursaut d'honnêteté auquel a répondu l'attitude énergique des gouvernants.

Mais, au regard de cette hallucinante affaire Prince, le plus angoissant des drames que nous ayons connus, les mesures prises sont-elles efficaces, les procédés employés correspondent-ils exactement à ce que les braves gens de chez nous peuvent et doivent souhaiter ?

On nous a annoncé — et de quelle sensationnelle façon ! — la capture de trois princes du « milieu », contre qui est maintenant officiellement décernée l'inculpation d'assassinat du conseiller à la Cour de Paris.

On nous annonce, chaque jour, « du nouveau » pour le lendemain ; par ailleurs, on nous apprend que le juge d'instruction ne pense pas pouvoir procéder à un interrogatoire « sur le fond » avant le 15 avril.

Nous ne comprenons pas très bien. Nous voulons parler sans détours : il ne nous appartient, ici, ni d'accuser, ni de défendre... Nous répétons notre respect en la Justice. Mais il est permis parfois de donner des conseils de prudence à ceux que l'on respecte. C'est même un devoir quand on estime qu'ils sont sur le point de se tromper...

Plusieurs de nos confrères ont dénoncé en termes violents des procédés qui ne seraient qu'une « grotesque mise en scène ». Nous n'avons pas les éléments nécessaires pour en discuter et pour prendre parti.

Mais nous disons tout net, à ceux qui ont la responsabilité des graves décisions à prendre, qu'il ne faut pas jouer avec la nervosité de l'opinion, ni lui accorder trop vite une facile, illusoire et précaire satisfaction.

La lenteur de certaines enquêtes est souvent préférable à des coups de théâtre qui créveront comme des bulles savonneuses.

L'œuvre de justice ne doit pas ressembler à une double écossaise : cette thérapeutique, efficace pour le système nerveux de l'individu, est néfaste pour celui de la nation.



Arlette Stavisky entrant dans la clinique de Neuilly où sont hospitalisés ses deux enfants.

### Le pourvoi de Germaine Huot

On s'était étonné que Germaine Huot d'Anglemont n'eût pas songé à former un pourvoi en cassation contre l'arrêt de la Cour d'assises qui l'a condamnée pour « coups et blessures » à deux ans de prison.

Non que le prix du meurtre du préfet Causeret ait été jugé excessif, mais parce que, le pourvoi étant suspensif, Germaine d'Anglemont pouvait continuer, jusqu'à ce que la Cour de cassation ait statué, à bénéficier du régime des prévenues et notamment à assumer les fonctions — de tout repos — de bibliothécaire à la Petite-Roquette.

Or, la meurtrière du préfet des Bouches-du-Rhône avait bien manifesté sa volonté de signer un pourvoi ; mais sa demande s'était égarée... Elle a mis huit jours pour aller de la Petite-Roquette au cabinet du Procureur Général...

Germaine d'Anglemont, avec un retard tout involontaire, a signé, le 6 avril, son pourvoi.



On avait égaré la demande de pourvoi de Germaine Huot.

### Il avait fait « ça » deux fois

Un « bicot » était poursuivi l'autre jour, en correctionnelle, sous l'inculpation de « violences ».

Abd-el-Kader avait abusé de la fille de son hôtelier.

Le Parquet, pour ne pas dramatiser les choses, avait correctionnalisé l'affaire. Dans son langage vif, le « bicot » s'expliqua ; le président, indifférent, lut la sentence : six mois de prison.

Abd-el-Kader protesta de plus belle :

— La première fois, j'ai peut-être abusé ; mais, la seconde, elle a bien consenti...

— Ah ! s'écria le président, tu as fait ça deux fois ; alors, ce sera le double.

Et la peine fut portée à un an !

### Duchahut à la Petite-Roquette

Les deux « sorties » de Mme Stavisky ont révolutionné la Petite-Roquette : on sait qu'Arlette a obtenu une première fois l'autorisation d'aller embrasser ses enfants qui sont malades et soignés dans une clinique à Neuilly ; une seconde fois, elle a franchi le seuil de l'établissement pénitentiaire accompagnée d'inspecteurs, pour aller assister à l'inhumation du corps d'Alexandre au Père-Lachaise.

Cette faveur renouvelée a suscité bien des jalousies : du coup, toutes « ces dames » rêvent de faire, à leur tour, une petite promenade. Et, comme leur rêve n'est pas réalisé, cela fait, à l'intérieur de l'établissement, un beau chahut.

\*\*\*

### Barbarie

Des scènes effroyables se sont récemment déroulées au cours de la pendaison de trois nègres de Hernando, dans le Mississippi, condamnés pour avoir violé une jeune fille de dix-sept ans.

Amenés au lieu d'exécution par un détachement de gardes armés de mitrailleuses (pour protéger les nègres contre le lynchage), les coupables furent accueillis par les cris et les huées d'une foule énorme. Une douzaine de jeunes filles se pressaient autour de la potence.

Les nègres, insouciant de ces nombreux spectateurs, se mirent à genoux, chantant des hymnes et récitaient des prières ; mais la foule étouffait leurs voix par des rires et des quolibets.

Lorsque le premier condamné fut hissé sur la potence, les cris redoublèrent, et le médecin présent à l'exécution dut demander le silence pour constater la mort.

— Diable ! cria l'un des spectateurs ; si vous ne savez pas les pendre, nous nous en chargerons !...

Une panne de la trappe prolongea le supplice du second nègre, qui dut affronter à son tour les rires et les insultes.

Lorsque le troisième marcha au supplice, le médecin réclama une fois de plus le silence. Mais la foule hurlait toujours :

— Fracassez-lui le crâne à coups de marteau...

Après l'exécution, les cadavres furent jetés dans une fosse, tandis que la horde des possédés dansait et chantait autour du trou béant.

### Un singulier conseil juridique

Nous avons publié sous ce titre, dans notre numéro du 5 avril, un écho qui nous vaut cette rectification de M. le Conseiller à la Cour Fachot :

« Votre rédacteur a été mal renseigné. Je ne me suis jamais intéressé ni comme conseil juridique, ni de toute autre façon, à aucune affaire, alors que j'étais magistrat en activité.

« Je n'ai jamais connu ni directement, ni indirectement, le sieur Danowski. Je n'ai eu, ni directement, ni indirectement, à m'occuper de lui.

« Ne vous faites donc pas, sans réfléchir, l'écho du parti autonomiste d'Alsace qui cherche, en vain, depuis dix ans, une fissure dans ma vie. Nul ne trouvera rien, jamais.

« J'ajoute que je ne suis conseil, à quelque titre que ce soit, d'aucune société ou entreprise quelconque...

R. FACHOT ».



M. Fachot ne fit jamais partie d'aucun conseil d'administration

### Au pied du lit

Les procès de divorce sont les plus réjouissants. Des motifs inattendus sont invoqués parfois pour obtenir la rupture du lien matrimonial.

Prochainement, le tribunal civil de la Seine examinera une demande en divorce émanant d'un colonel.

Le colonel reproche à sa femme une manie qu'il estime injurieuse et attentatoire à sa dignité de mari.

Toutes les fois qu'il a « rempli son devoir » conjugal, sa femme tombe à genoux au pied du lit et récite une dizaine de chapelets.

Comme si elle venait de commettre un gros péché.

Le colonel trouve qu'elle exagère et c'est pourquoi il veut divorcer.

MARIANNE GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ PUBLIE CETTE SEMAINE

DOS VERTS ET POLITICIENS MARRONS par Henri JEANSON

SOUVENIRS DE MAURITANIE par A. de St-EXUPÉRY

TOUS LES MERCREDIS 16 pages illustrées 75c.

Abonnements (France et Colonies) Un an 32 fr. Six mois 18 fr.

# PAR TOUT

## VOILA CENT ANS

La ficelle révélatrice

En avril 1834, dans une de ces vieilles maisons qui bordaient autrefois le canal de l'Oureq, à Paris, on trouva un matin le cadavre d'un ancien négociant, M. Louvoise, âgé d'une soixantaine d'années et veuf depuis quelques mois. Le corps était assis dans un fauteuil, devant une fenêtre qui s'ouvrait, au septième étage de l'immeuble, sur les eaux glauques du canal.

Le 18 avril, M. Louvoise fit à midi un copieux déjeuner et absorba notamment tout un saladier de pissen-lit. Puis il pria sa femme de ménage de ne pas revenir avant sept heures du soir, car il voulait aller à la première de l'Ambigu et il désirait dormir quelque peu pendant l'après-midi.

En quittant l'appartement de son maître, la servante le vit rouler son fauteuil jusqu'à la fenêtre qu'il ouvrit. Elle devait le retrouver vers sept heures du soir, assassiné de deux coups de poignard. A côté du cadavre, aucune arme. M. Louvoise semblait avoir été frappé durant son sommeil.

Les as du service de la Sûreté arrivèrent sur les lieux vers dix heures du soir. Le corps était encore tiède. Aucun désordre ne régnait dans l'appartement. Seul manquait, sur une des nombreuses panoplies qui garnissaient les murs du vestibule, un long poignard javanais.

Qui pouvait être l'assassin ?

La locataire de l'étage inférieur, Mme Champod, qui se trouvait devant sa fenêtre, n'avait rien remarqué d'anormal.

— Toutefois, précisa-t-elle, vers trois heures de l'après-midi, j'ai vu passer comme un éclair devant mes yeux, au ras de l'établi de ma fenêtre, une espèce d'objet brillant entortillé de ficelle, qui fit « plouff » en tombant dans le canal. Je me suis penchée aussitôt au dehors, mais je n'ai vu que les ronds produits dans l'eau par la chute de cet objet.

Par contre, le concierge de la maison déclara que, vers dix-huit heures, il avait rencontré, au pied de l'escalier, un certain Maurice Tournefort, établi remouleur dans le quartier depuis l'hiver dernier.

On disait pis que pendre de ce Tournefort, individu squelettique à mine patibulaire, et ivrogne par surcroît. On murmurait qu'il avait été autrefois au bagne de Toulon et qu'il portait sur l'épaule droite, burinées par le fer rouge, les deux lettres d'infamie : T. F.

Il n'en fallut pas davantage à la police pour décider son arrestation.

— De minuit à seize heures trente, j'ai travaillé à Courbevoie, chez un cantonnier, déclara-t-il. A dix-sept heures trente, de retour dans le quartier, j'ai été rendre visite, comme je le faisais tous les mois, à M. Louvoise qui me donnait chaque fois quelques couteaux et quelques sabres à aiguiser, mais il ne m'ouvrit pas.

L'opinion des gens du quartier approuvait les juges, et Tournefort risquait de laisser à brève échéance sa tête à la justice.

Mais les célèbres médecins légistes Tardieu et Orfila, ayant sur la demande du déenseur, pratiqué l'autopsie de la victime, découvrirent que les aliments qui avaient été ingérés à midi par le négociant, notamment la salade de pissen-lit, étaient à peine digérés et que, de ce fait, l'assassinat se situait entre treize heures trente et quatorze heures trente. Or, la présence de Tournefort à Courbevoie à cette heure-là était attestée par diverses personnes.

Enfin, à la suite de la déclaration de Mme Champod, un sondage fut effectué dans le canal, sous la fenêtre, et l'on trouva, enfoncé dans la vase, le poignard javanais dont le manche était attaché par une ficelle à une lourde poignée de sabre.

Le suicide désormais était patent. Ne pouvant survivre à la mort de sa femme, le désespéré, très religieux, avait voulu faire croire à un meurtre et, avant de se poignarder, il avait, grâce à un contrepoids placé en dehors de sa fenêtre, en l'occurrence la poignée du sabre, fait disparaître automatiquement dans le canal, après sa mort, l'arme dont il s'était servi.

ADMINISTRATION REDACTION ABONNEMENTS PARIS (VI) - 3, RUE DE GRENNELLE - PARIS (VI)

DÉTECTIVE

TELEPHONE : LITRÉ 62-71  
ADRESSE TELEGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS  
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

DIRECTEUR MARIUS LARIQUE

FRANCE ET COLONIES 65. » 35. »  
ÉTRANGER (TARIF A) 85. » 45. »  
ÉTRANGER (TARIF B) 100. » 55. »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Déetective".

DÉTECTIVE

# L'IMBROGLIO PRINCE



Le baron de Lussats, bien encadré, à son départ de Paris pour Dijon.



Carbone, dit Ventura, quitte en souriant le taxi qui l'amena de la Santé à la gare de Lyon.

NOUS disions dans notre dernier numéro que la police, cédant devant l'impudence de l'opinion, lui avait livré trois hommes, et nous nous demandions si l'opinion s'en contenterait.

Il semble bien maintenant, en effet, qu'elle s'en contente mal.

Le mystère de la mort du conseiller Prince reste aussi obscur après ces arrestations qu'avant et, pour l'enquêteur le plus lucide et le plus impartial, il est de plus en plus difficile de prendre parti.

Essayons, une fois de plus, de faire le point :

Le 29 mars, Gaëtan de Lussats, Paul Ventura et François Spirito sont interrogés, les deux premiers par la Sûreté Générale, le troisième à Marseille, par la police locale. On les presse de questions. A Paris, l'interrogatoire se poursuit pendant vingt-trois heures. A l'aube, les magistrats dijonnais, le juge d'instruction Rabut et le procureur Barra, mandés d'urgence rue des Saussaies, signent un triple mandat d'amener : de Lussats, Ventura et Spirito sont inculpés d'assassinat, de vol et de recel.

Cette triple arrestation prend tout d'abord l'aspect d'un coup de théâtre. Le long interrogatoire subi par les trois suspects n'a pas apporté de preuves convaincantes de leur culpabilité. De légères contradictions, quelques réticences ont, çà et là, permis aux policiers de marquer un avantage. Mais, dans l'ensemble, la défense des trois hommes n'a reçu aucun coup sérieux. Et les charges réunies contre eux paraissent assez fragiles.

Dans la souveraineté de son autorité, le juge Rabut prend cependant la décision la plus grave : l'inculpation. Deux documents déterminent cette décision : la procédure de l'interrogatoire ; le rapport de l'inspecteur principal Bonny.

Pour l'interrogatoire, on est fixé, ou presque. Vingt-quatre heures de harcèlements n'ont pas entamé la tranquille assurance des trois aventuriers. Tous les trois se retranchent derrière des alibis qu'ils estiment indiscutables, et derrière des arguments psychologiques qu'ils jugent péremptoirs.

— Nous n'étions pas à Dijon le 20 février. Nous étions sur la côte méditerranéenne. Nous le prouverons.

— Nous ne sommes pour rien dans l'affaire Prince, parce que nous n'avions pas d'intérêt à nous compromettre dans une affaire aussi grave, alors que tant de grasses combinaisons assurent notre existence.

Mais le juge, nullement ébranlé, retourne à son Palais de Justice, emportant dans sa serviette l'atout principal : le rapport Bonny.

Que contient-il ? Des charges écrasantes qu'il faut tenir en réserve ? Des arguments décisifs qui réduiront en poussière la défense des inculpés ? Est-ce dans cette fermeté que l'accusation va s'abriter pour déclancher l'offensive, à l'heure choisie ?

Le rapport Bonny est divulgué — du moins dans ses lignes essentielles —. Surprise : il ne contient que des rapprochements, troublants certes, mais qui ne peuvent être retenus comme des preuves certaines de culpabilité. Assez bref sur l'activité de Ventura et de Spirito, il s'étend plus longuement sur celle du « Baron ». Il rapporte les propos que celui-ci tint, après la mort du conseiller Prince, sur le mystère de Dijon.

De Lussats se serait vanté d'en connaître long sur l'énigme de la Combe-au-Fées. Il aurait fourni sur les premières constatations

matérielles de l'enquête des détails ignorés du public. Il aurait enfin soutenu, avec insistance, la thèse du suicide...

M. Rabut, devant qui on s'étonne de la ténacité de ces charges, ne s'émeut pas :

— Il faut savoir lire un rapport de police, dit-il. Le rapport de M. Bonny contient des faits qui demandent des vérifications minutieuses et sérieuses, si sérieuses qu'il fallait inculper, c'est-à-dire mettre les trois hommes dans l'impossibilité de nuire à ces vérifications.

Mais, en dehors du rapport Bonny, n'avez-vous pas, demande-t-on au magistrat, d'autres éléments d'inculpation ?

— Il y a des éléments que je ne peux donner. Vous avez eu seulement des bribes du rapport. Le rapport n'est d'ailleurs pas une pièce unique : il y a autre chose. Il faut lire le rapport Bonny « à la lumière » de cette autre chose.

Pourtant, les alibis ?

Les alibis, c'est vrai, ne manquent pas aux trois inculpés. On leur a même reproché de trop en fournir. Et le juge a vu dans cette abondance de témoignages une raison de se méfier.

Reprenons-les.

A Menton, au quartier Carnolès, qu'embaume en mai le parfum des orangers en fleurs, il y a un petit bar à devanture jaune, où le patron, depuis plus de dix ans, sert

de la « cuisine de famille » sur des tables de marbre et débouche des bouteilles de vin au goût de raisin noir framboisé.

C'est là, entre la terrasse où s'allonge l'ombre des platanes, et le billard russe, que l'on trouve Jean Otonelli, dit « Lucien », pittoresque personnage, grand mutilé de guerre, qui ne quitta point de Lussats pendant son dernier séjour sur la Côte d'Azur.

S'il pleut des alibis sur le dos du Baron — plus qu'il n'en faut — Jean Otonelli est bien pour quelque chose dans cette averse.

Il y a quelques jours, il se précipitait à la poste avec une lettre qu'il appelait le « document capital », et qu'il adressait à M<sup>r</sup> Ceccaldi, défenseur du Baron :

Cette lettre, la voici :

Cher Maître,

Comme suite à mon télégramme d'hier, je vous envoie l'emploi du temps de Gaston de Lussats, dit le Baron, aux alentours du 20 février.

Le 18 février, nous sommes allés manger des oursins chez M. Ferrari, au Cap Martin. Il y avait avec le Baron et moi-même : Mme Simone R., Mme Z... et le capitaine O'Connor.

Nous avons ensuite assisté au passage d'une course cycliste que gagna le Marseillais Aymar. Là, nous avons rencontré M. Melchiorre fils, qui s'arrêta pour nous serrer la main. Nous sommes ensuite descendus à Laghet, où

Avant que le store ait « isolé » le Baron, notre reporter a pu saisir les traits du captif.



Des cellules sont aménagées à la prison de Dijon (ci-dessous). Le gardien-chef (à droite) les réserverait-il à de nouveaux hôtes ?



Spirito (ci-dessous, à gauche) et Carbone (ci-dessous) saillent ironiquement la foule qui les attendait, à Dijon.

nous avons cassé la croûte. Mmes Z... et R... sont rentrées à Menton. J'ai dîné chez Pastor, seul. Puis, le Baron et moi, nous sommes allés contrôler un affichage politique à Beausoleil. Le Baron, après avoir collé lui-même une affiche devant le Capitole, une autre devant le nouvel Hôtel des Postes de Beausoleil, acheta une bouteille de cognac au Bar Achille. Le patron en ignorant le prix, de Lussats passa le lendemain pour le payer. Nous terminâmes la nuit au Knickerbockers de Monte-Carlo.

Le 19 au matin, nous avons pris l'apéritif à Menton, dans un bar à côté du kiosque à musique. Je suis allé au Comptoir d'Escompte changer, pour le Baron, qui avait passé une soirée en Italie, le 17, environ 300 liras. Le Baron m'attendait alors au Rendez-vous Bar. Nous avons déjeuné avec le capitaine au Bar Pastor. Le soir, de Lussats est allé rendre visite à sa mère, à Monaco.

Le 20, vers 11 h. 30 du matin, le Baron est venu me chercher chez moi. Nous sommes allés ensemble au Comptoir d'Escompte, où j'ai encaissé le prix de vente de deux titres de rentes 5% 1920. Nous avons pris l'apéritif au Rendez-vous Bar avec le capitaine. Nous avons déjeuné chez Pastor, ainsi qu'en témoigne son livre. L'après-midi, nous avons fait un tour en auto. Nous nous sommes retrouvés le soir, le capitaine et moi, chez Pastor.

Le 21, nous avons déjeuné chez Pastor. Puis, nous sommes allés à Nice, où Mme R... que nous avions accompagnée, acheta, rue de Longchamp, de petites fourrures. Nous avons accompagné Mme R... au car, puis nous nous sommes arrêtés à une station d'essence pour faire adhésiver les pneus de l'auto du Baron. Nous avons rejoint Mme R... à Cannes, et nous avons dîné au restaurant Lou Sabré. Le soir, en revenant, nous avons voulu boire une bouteille au Knickerbockers, mais la boîte était fermée à cause de la mort du Roi des Belges.

Le 22, nous avons déjeuné chez Pastor.

Le 23, à 19 heures, à Monte-Carlo, le cabriolet du Baron a été accroché par un autobus T.N.L. Ce soir-là, de Lussats et Mme R... sont partis en Italie pour faire un tour à San-Remo. Comme il n'y avait personne au Casino, ils sont rentrés dans la nuit.

Voici l'emploi du temps du Baron, dont je me porte garant. Je vous joins photographie de la page du livre du Bar Pastor, où la présence de de Lussats est mentionnée le 20 février au déjeuner et au dîner.

Je me tiens à la disposition de la justice pour en témoigner.

Signé : JEAN OTONELLI, dit « LUCIEN ».

On peut donc classer les alibis du Baron de la façon suivante :

1. — L'alibi de la vente aux enchères publiques dont l'annonce a paru le 19 février dans l'Éclair de Nice, et qui eut lieu le 20 février à 10 heures du matin, à Roquebrune-Cap Martin. Trois témoins affirment y avoir vu de Lussats : M. Giaume, propriétaire du Monte-Carlo Palace, M. Guizol aîné, marchand de vin à Monaco, qui rapporte : « J'ai rencontré le Baron à la vente et je lui ai demandé : — Est-ce toi qui achètes la Rolls ? » Enfin, M. Basso, bijoutier à Monaco.

2. — L'alibi du Bar Pastor : un livre de comptes, tenu au jour le jour par la fille aînée de la maison, témoigne que, le 20 février, le Baron déjeuna et dîna avec Jean Otonelli et un grand diable d'anglais qui se faisait appeler le « Captain ».

3. — L'alibi du Rendez-vous Bar, à Menton. Le garçon Auguste, déclare : « Je me souviens très bien que, le 20 février, le Baron consomma ici. Je puis même préciser que, ce jour-là, le Baron, n'ayant pas respecté le sens unique avec sa voiture, fut interpellé par un agent.

4. — L'alibi de l'employé de tramways Joseph Pastelli, qui est certain d'avoir, le 20 février, conversé avec le Baron et de l'avoir entretenu de la pêche à la pieuvre.

5. — L'alibi du garçon d'étage de l'hôtel Carlton, à Cannes, qui, pendant tout le mois de février, a vu le Baron rentrer chaque soir ou chaque matin.

Quant à Mme de Lussats mère, elle ne fait que répéter :

— Mais dans quel guépier l'a-t-on fourré, puisque tout Monte-Carlo qui le connaissait

pourrait témoigner demain qu'il n'a pas quitté le pays du 9 février au 15 mars ?

Elle ajoute en pleurant: — Et voilà maintenant qu'on le montre au cinéma ! Je suis malade... Je n'ose plus sortir...

Voilà pour les alibis de de Lussats.

Venture, lui aussi, a fourni plusieurs alibis : les plus importants témoignages sont ceux d'un banquier de Marseille : M. Jean Reynaud, et d'un journaliste, M. Philibert Giraud.

M. Jean Reynaud se souvient d'avoir téléphoné à Venture, le 20 février, vers la fin de la matinée. Venture lui donna rendez-vous à 18 h. 30, à l'hôtel Bristol. A 18 h. 30, Venture fut exact au rendez-vous. Les deux hommes se retrouvèrent à la terrasse de l'hôtel. Quant à M. Giraud, il affirme avoir rencontré le 20 février Venture-Carbone dans un restaurant de la rue Torte.

On connaît enfin l'optimisme souriant de Spirito, le troisième inculpé. Le compte rendu de son emploi du temps du 18 au 22 février nous le montre à Nice, à Cannes, à Marseille.

— Le 18 au matin, dit-il, je suis parti, en auto, de Marseille, avec Carbone. Nous avons déjeuné à Cannes, puis nous sommes allés aux courses. De là nous avons gagné Nice où nous avons couché. Le 19, toujours avec Carbone, j'ai déjeuné aux Halles, à Nice. A quatre heures de l'après-midi, nous sommes repartis pour Marseille. Le 20 février, je suis sorti de chez moi à 9 h. 30. A midi, j'ai déjeuné dans mon restaurant habituel, cours du Vieux-Port. A cinq heures, je suis passé au bureau des emplacements pour forains...

— Vous voyez bien! disent en chœur les avocats des trois inculpés. Aucun d'eux n'était à Dijon le 20 février !

Mais M. Rabut n'est pas démonté par cette avalanche d'alibis.

— Avant Bonny, affirme le magistrat, j'ai été aiguillé sur la piste actuellement suivie par quelqu'un qui n'est pas un ami de l'inspecteur, ni à un groupement politique quelconque.

Nous pouvons préciser en effet que, le 13 mars, M. André Benoist, ancien directeur de la Police Judiciaire, a rendu visite à M. Chéron, garde des Sceaux. M. Benoist déclara qu'il était resté en relations avec des indicateurs sérieux et que ceux-ci lui avaient fourni les noms des assassins de conseiller Prince. De ces noms : Perretti, Venturi et Grimaldi, l'un d'eux au moins — celui de Venturi — peut être rapproché de Venture, le nom d'un des trois inculpés actuels...

Tel est l'imbroglie de l'affaire Prince.

D'un côté, trois inculpés riches d'alibis, et qui voient affluer à eux, confirmant leurs déclarations, de multiples témoignages. D'un côté, une défense déjà triomphante.

De l'autre côté, un magistrat pondéré et qui, précisément à cause de cette pondération, doit être porté à peser ses pensées. Or ce magistrat déclare :

— Les alibis ne m'émeuvent pas. Beaucoup ont été constitués d'avance. Certains sont des alibis de complaisance. D'autres présentent des trous. J'ai confiance dans l'inspecteur Bonny qui suit son affaire à fond et qui doit arriver à quelque chose.

M. Rabut ne néglige d'ailleurs aucune piste. C'est ainsi qu'il fait vérifier le sens de la randonnée d'Henri Griffault, tenancier de maison close à Rouen, qui passa par Dijon, en auto, — la 2581 X. A5 — le 20 février, et qui déclara — spontanément — qu'il s'y était arrêté à cause d'une panne de radiateur.

A Rouen, on ne croit guère à la culpabilité ni même à la complicité de Griffault qui exerce, sans histoires, au 23-25, rue des Cordeliers, son métier peu honorable.

« Riton », comme on l'appelle à Rouen, fut élevé par son oncle, plombier à Charonne. Il fit la guerre, vaillamment. En 1919, il quitte Paris. Quelques mois plus tard, sa famille reçoit de ses nouvelles et de l'argent, du Mexique, du Brésil, d'Argentine, où Riton s'est fait cow-boy. Chasseur de buffles, dompteur de chevaux sauvages, il manie la carabine et le lasso avec adresse et vigueur. Mais de là à tuer un conseiller à la Cour, il y a de la marge, dit-on à Rouen.

Retourné en France, riche et fatigué, il se « marie » et achète la maison de tolérance de Rouen.

Son fusil de cow-boy est accroché au râ-

lier de la salle à manger, près des fusils de l'oncle, entre deux photos qui le représentent à genoux dans les hautes herbes de la pampa près de son cheval ardent.

Entendu déjà par la Brigade mobile de Rouen, il le sera de nouveau car il n'apparaît pas qu'il soit tout à fait d'accord avec ses trois camarades de Paris en compagnie desquels il dit être allé à Rouen. Son alibi est vraisemblable et sans doute vrai.

Le magistrat de Dijon vérifie tout, minutieusement, cette indication comme toutes les autres. Et il garde sa forte assurance, celle aussi que j'ai retrouvée chez l'inspecteur Bonny, lorsqu'il me disait, avant de partir pour le Midi, calme et pesant ses mots: — Plus que jamais, je suis sûr de moi.

### LES BANDES RIVALES

Mais s'il semble difficile de prévoir quand et comment l'inspecteur Bonny obtiendra le résultat qu'il cherche, c'est-à-dire la preuve de la culpabilité des trois hommes, il est, par contre, possible d'imaginer quelles présomptions morales l'ont guidé dans l'établissement de son rapport, et par quelle fissure il s'est introduit dans le bloc du « milieu », qui paraissait si fortement cimenté.

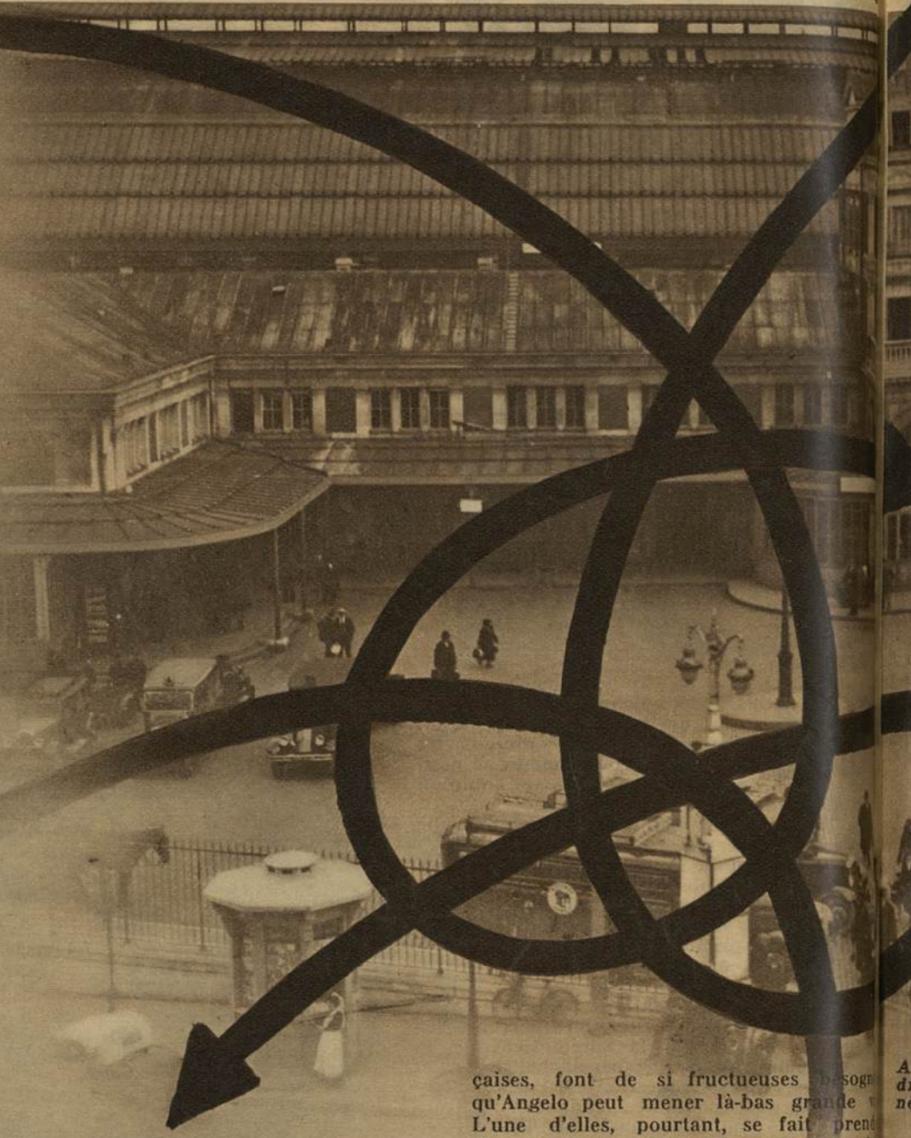
Nous avons vingt fois dit, ici, quelles étaient les lois qui régissaient l'étrange royaume des hors-la-loi. Loi du silence, loi du talion. D'après elles, il semblerait qu'un secret ne doit jamais sortir du « milieu », qu'une parole, une pensée, doivent y être englouties pour toujours; que la moindre défaillance individuelle doit être châtiée sans recours. Cela est vrai, d'ailleurs, pour les cas normaux. Les hommes du « milieu » sont réguliers entre eux et sont obligés de l'être pour leurs affaires quotidiennes: trafic de femmes ou de drogues, etc... Et un souteneur mortellement frappé au cours d'un règlement de compte mourra sans révéler à la police le nom de son meurtrier. Mais tout n'est pas aussi parfait, aussi net. Pratiquement, le « milieu » est à la merci de la police, parce qu'il fourmille d'indicateurs, et pour une autre raison plus grave. Il se forme parmi les trafiquants des clans, des bandes, de véritables sociétés aux fins presque toujours commerciales. Il arrive forcément que ces bandes s'engagent et s'opposent dans la même affaire. Le différend commercial se transforme assez facilement en une rancune dont on ne peut plus savoir quelles sont ses conséquences et quand elle s'éteindra. Et, parfois, après des années, à la moindre occasion. La vieille haine renaît, et un homme, ou parfois plusieurs de la même bande, se sentent frappés dans le dos. On peut penser quels profits peut tirer la police de ces rivalités. Elle sait en rappeler les souvenirs et même les susciter. Et c'est ici que je veux placer l'histoire complète et véridique de ce personnage mystérieux dont on parle beaucoup depuis l'arrestation de de Lussats et de Venture, et dont personne ne sait qui il est exactement, la justice ne sachant même pas que c'est par lui qu'elle a tenu les renseignements autorisant la triple arrestation.

Italien, Angelo reste toute sa jeunesse à Marseille et à Nice. C'est, à cette époque, un beau petit nervi, trapu, au teint hasané, aux yeux brillants. Parmi les souteneurs, il est de classe, parce qu'il allie étrangement aux qualités de sa race d'autres qui ne lui sont pas habituelles. Il est vif, rusé, cruel, souple comme un bon Napolitain, mais il a aussi du sang-froid, un contrôle parfait sur lui-même. Il parle peu et ne se livre jamais. Il ne fréquente pas encore des femmes très brillantes et, à Marseille, son quartier général est la célèbre et pittoresque rue Bouterie dont il partage la royauté avec son compatriote Donato, le caïd redouté de ce temps déjà lointain.

Naturellement, il réussit trop bien pour ne pas susciter de jalousies, et un soir, sur le port, il essuie une véritable fusillade. Il s'en tire avec une balle à l'avant-bras, mais il a compris. Il n'attend pas que ses agresseurs prennent des leçons de tir pour ne pas le rater la prochaine fois, et disparaît de la Canebière. Il rentre en Italie, à Milan.

A cette époque, il y avait toute une colonie de souteneurs français là-bas. Angelo n'oublie pas que c'est à l'école française qu'il a appris son métier de trafiquant et, bientôt, on ne le rencontre plus que dans le « milieu » français. Et il s'y taille une place de choix. Dans le quartier de la pégre, Porte Chichinèse, il se fait une spécialité d'instruire et d'entraîner les femmes à l'entôlage. Ses élèves, toutes fran-

# L'IMBROGLIO PRINCE



Les alibis des inculpés, rassemblés et contrôlés par M<sup>r</sup> Ceccaldi...

çaises, font de si fructueuses besognes qu'Angelo peut mener là-bas grande vie. L'une d'elles, pourtant, se fait prendre dans un coup un peu trop gros pendant la Foire Internationale de Milan. On le condamne, et Angelo pense que l'air de Milan n'est plus respirable pour lui. Pour ne pas partir sans capital, il enlève une femme d'un autre souteneur corse, passe avec elle quelque temps à Naples, puis sur le Caire.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler du Caire en retraçant la vie de Carbone et de Spirito. Le Caire, de ce temps, semble avoir été la terre promise des aventuriers internationaux. Les femmes livrées aux gros pachas cousus d'or rapportaient des fortunes à leurs barbeaux et, surtout, l'Égypte s'était révélée une terre de production étonnante pour la drogue. En quelques mois, les trafiquants avaient intoxiqué tout un pays à la cocaïne, et l'angoisse blanche avait coulé le long de la vallée du Nil comme un fléau. Angelo, qui arrivait avec une femme veuve, fut bientôt passant dans l'étrange colonie des hors-la-loi. Il avait fait des offres d'association avec celui qu'on appelait Michel l'Italien, qui devait plus tard devenir un des correcteurs du Frolic's, à Paris, et être victime d'un coup de poing, une nuit de Noël.

A cette époque, Paul Carbone et Spirito sont également là-bas. Des démêlés obscurs les opposèrent tous les deux à Angelo, c'est là, peut-être, qu'il faut voir le début

Compte Lucien  
17 jours 1937  
Lundi 31 -  
Mardi 10 -  
Mercredi 25 -  
Jeudi 10 = 35  
Vendredi 10 = 35  
Samedi 10 = 35  
Dimanche 10 = 35  
Total 139 25  
107 5 -  
27 25  
22 25  
20 - 11  
20 30 - 1  
20

Jean Otonelli, dit "Lucien", a produit une facture d'hôtel qui établit que le 20 février il dînait avec de Lussats dans cet établissement.

# Angelo

d'une vendetta dans laquelle Angelo, ces jours-ci, a marqué un point.

Le Gouvernement égyptien réagissant, Angelo subit le sort de beaucoup de ses collègues, et fut expulsé.

Il rentre en France. Il est désormais aguerri, mûri, armé dans sa vie d'aventures, et affronte Paris. Son quartier général est place d'Anvers et, bientôt, trois femmes travaillent pour lui, dont une dans une maison close célèbre de la rue de Hanovre.

Le coup dur vient, le fatal coup dur. Il participe à une rixe rue de la Harpe, avec des Corses, et est arrêté. Il ne reste pas longtemps en prison, mais, dès qu'il en sort, la police, qui a reconnu en lui un homme dangereux, préfère se l'attacher. Sérieusement chapitré, Angelo comprend que, s'il ne veut pas être traqué, il doit se soumettre. Désormais, il est indicateur. Ce nouvel état lui procure quelques avantages immédiats. Frappé automatiquement d'un arrêté d'expulsion à la suite de sa condamnation, il obtient de n'être pas inquiété s'il reste provisoirement en France. Pourtant, il n'est plus à son aise à Paris, où il se sent fiché, surveillé, et dont on peut le chasser du jour au lendemain.

C'est à ce moment que les souteneurs français, mis en échec au Caire, tentaient une offensive sur Londres. Angelo voulut participer à l'arrivée mais, adroitement, s'y prit par étape. Il fit d'abord un stage à Boulogne-sur-Mer, puis sauta la Manche, s'arrêta quelque temps à Folkestone, et enfin, gagna Londres. Non seulement il y fut vite en pays de connaissance, mais il y fut bien reçu. Dans la nouvelle colonie des trafiquants français, la légende qui l'accompagnait de barbeau de grande classe traqué et exilé lui attira quelques sympathies. Il retrouvait même là-bas des amis de sa jeunesse, autrefois apprentis comme lui, et maintenant caïds redoutés : César-le-Nicois, Raymond-le-Boxeur, les frères Gory. Leur appui lui permit d'installer rapidement une femme dans un « flag », c'est-à-dire un petit appartement, où elle put se prostituer librement. L'équivalent de la « casita » de Buenos-Aires. En effet, la loi anglaise ne permet, pas plus que la loi argentine, la libre prostitution des femmes. Cela alla bien pendant un temps, puis Scotland Yard identifia la bande des souteneurs français, les traqua et repéra le « flag ». Angelo et ses amis, descendus de leur piédestal, se réfugièrent dans un quartier qui devint bientôt une sorte de quartier réservé, le Soho, près de Piccadilly. La grande vie était finie. Il fallait maintenant se défendre à bras armés, comme autrefois Faubourg-Montmartre et place Blanche. La femme d'Angelo arpentait mélancoliquement les trottoirs de Regent-Street et de Oxford-Street à la tombée de la nuit, racolant les passants pour une demi-livre. Angelo avait ses assises dans un bar du quartier, « le Perroquet Bleu ». Mais, comme sa femme ne rapportait pas assez d'argent, il se fit bookmaker clandestin. On le voyait vêtu de la gabardine, coiffé de la cape noire classique des sportsmen anglais, sur les champs de courses de New-Market, où il criait des paris d'une voix nasillarde. Il se fit aussi la main comme pickpocket. Et, quand il fut devenu de première force à ce jeu, les inspecteurs de Scotland Yard le surveillèrent. Traqué de nouveau, même dans Soho, il changea encore de quartier et se terra, cette fois, dans le plus sordide, le plus secret : Whitechapel. Il s'aboucha avec des recéleurs juifs et se livra pendant quelque temps à d'assez basses combinaisons de trafics de bijoux. Mais une besogne aussi médiocre ne pouvait suffire à ses besoins.

Il touche à tout, d'ailleurs, se démène comme il peut. Il cherche par tous les moyens à se frotter à la gentry, à cette aristocratie près de laquelle il sait trouver le meilleur profit et peut-être un appui pour ses démêlés avec la police.

Il y a, à cette époque, dans Soho, un club, une sorte de cercle « l'Ambassador Club », où l'on joue, où l'on boit, où fréquentent les jeunes baronnets ardents, au sortir d'Oxford, à écorner le patrimoine paternel. Angelo s'y introduit, fait affaire avec le patron, se fait embaucher comme allumeur, entraîneur. A ce moment-là, les filles françaises étaient de plus en plus demandées à Londres. Il ne suffisait plus qu'un souteneur en amenât une comme sa femme, en passant le Détroit ; il fallait un recrutement régulier et copieux. Pour rassurer et pour tromper

la vigilance des autorités anglaises, Angelo et quelques-uns de ses amis montèrent une véritable organisation pour cette traite des blanches entre le Continent et l'Angleterre.

La plus grosse difficulté n'était pas tant de faire passer le détroit aux femmes que de leur permettre de rester là-bas. En effet, la loi anglaise expulse immédiatement les étrangères seules qui n'ont pas de contrat de travail régulier. La bande d'Angelo ne trouva qu'une façon de tourner ce règlement. C'était de faire acquiescer aux filles la nationalité anglaise, en les mariant avec des Anglais. Et c'est à partir de ce moment qu'on vit s'établir cet étrange manège qui dure encore. Les trafiquants, quand ils attendaient une prochaine cargaison de femmes, racolaient sur le port, dans les bouges des quais, des marins en chômage qui, pour quelques dizaines de livres, la perspective d'être habillés de neuf et de faire un bon dîner par dessus le marché, acceptaient de donner leur nom de Smith ou de Wilson à ces étrangères inconnues. L'affaire se réglait dans l'après-midi ; les époux se voyaient pour la première fois, et aussi pour la dernière, devant l'attorney qui les mariait. Le marin, qui arrivait à la cérémonie déjà ivre, l'était le soir complètement, et se retrouvait seul sur un banc dans son costume de cérémonie, sa nouvelle épouse disparue. Et la fille, ainsi devenue anglaise par son mariage, pouvait impunément recevoir des hommes chez elle sans craindre l'expulsion.

Angelo, grand organisateur de ces folles épousailles, touchait d'importantes commissions et la prospérité était revenue autour de lui. Il était considéré comme assez régulier dans le « milieu » de Londres, ce qui ne l'empêchait pas d'être devenu aussi un indicateur de Scotland Yard et de jouer des tours pendables à ses camarades. Un Parisien, A..., arriva un jour avec son amie. Angelo s'entremet aimablement pour la marier avec un débardeur et A... s'installa avec elle dans un riche appartement. Ils finissaient à peine d'emménager qu'il recevait son arrêté d'expulsion de Scotland Yard. Et Angelo, qui avait tout manigancé, s'arrangea de telle sorte que, si A... fut proprement jeté sur la côte française, sa maîtresse dut rester à Londres ; et Angelo garda à la fois la femme et l'appartement !

Ce qui est étrange, c'est qu'Angelo, double indicateur de Scotland Yard et de la Sûreté Générale de Paris, fut toujours estimé et respecté dans le « milieu » de Londres où, pourtant, la colère était vive et les règlements de compte fréquents. Elle est longue, la liste des hommes du milieu qui furent tués là-bas ces dernières années, de Charlot Balada à René de Londres, en passant par le Frisé, Miroir-le-Marseillais, Pepino l'Italien...

Angelo ne revenait presque jamais à Paris.



Griffault, le tenancier de Rouen, lors de son séjour en Amérique du Sud.



Le patron du restaurant Pastor a témoigné en faveur du baron de Lussats.



Le juge d'instruction Rabut prétend tenir en réserve quelques arguments-massues.



Mais au bar Guizol, à Monte-Carlo, on déclare avoir vu le Baron le 20 février.



Le commissaire Teissonnière, de la 3<sup>e</sup> Brigade mobile, de Rouen, chargé d'enquêter sur la randonnée de Griffault.

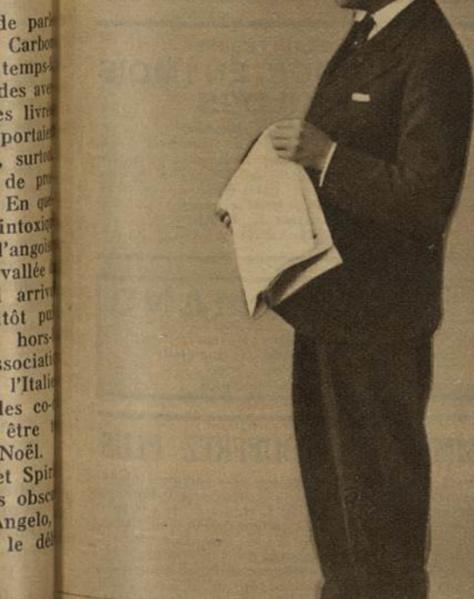
Il y arriva, il y a trois semaines environ, fit quelques apparitions dans les endroits à la mode chez les hommes du « milieu » ; il refit commerce d'amitié avec le Baron. De Lussats est bavard. Après quelque dîner copieux, il fut trop expansif, sans doute, ou trop vantard. Angelo crut trouver là une occasion de rendre service à la Sûreté. En même temps, il pensa à ce Midi d'où il avait été chassé, à la bande reconstituée qui comprenait Carbone, Spirito, de Lussats. Les mauvais souvenirs du Caire lui revinrent à la mémoire. Il se sentit de nouveau l'homme de main devant une bande rivale.

C'est ainsi que les renseignements donnés par Angelo constituent, en partie, le rapport de police qui a déterminé le coup de théâtre que l'on sait.

Marcel MONTARRON.

A partir de la gare de Dijon, où l'on perdit la trace du conseiller Prince, les témoins enveloppèrent sa fin tragique.

...et par M<sup>e</sup> Milani, s'affrontent actuellement avec la thèse de l'accusation.



M<sup>e</sup> de Moro-Giuffrè, luttant avec son allant habituel pour faire éclater l'innocence de ses clients, a demandé aux juges de Dijon qu'ils soient remis en liberté.

# FATS DIVERS

## UN TRIO SINISTRE



Frida Weissert, première victime d'Agoropoulo.

Alexandrie (de notre correspondant particulier).

Un étrange procès va venir, prochainement, devant les tribunaux égyptiens. L'affaire, en son temps, a eu des répercussions considérables et il s'en est fallu de peu que la foule, indignée, ne lynchât les coupables et ne devançât ainsi les juges et le châtimement légal.

Alexandre Agoropoulo était un jeune placier d'Alexandrie. Il travaillait pour le compte d'une usine de cafés torréfiés. Travailler, c'est beaucoup dire, car il passait la plupart de ses journées à flâner dans les rues ou à la terrasse des bars. Aussi, la maison qui l'employait ne tardait-elle pas à le renvoyer.

Sans argent, Alexandre Agoropoulo vint grossir les rangs des chômeurs et finit par s'enrôler dans l'armée de la pègre, toujours prête à exécuter un mauvais coup pour un peu d'argent.

C'est alors qu'il fit connaissance d'Alexandre Vegh et de Jean Marangas. On ne les vit plus, dès lors, l'un sans l'autre. Ils semblaient unis par d'étranges et mystérieux liens.

Tu devrais te marier, conseilla Jean Marangas à Agoropoulo, un jour que celui-ci se plaignait de sa misère actuelle. Il ne manque pas de femmes qui ont de l'argent.

Oui, mais la femme ?  
— Il y a toujours moyen de s'en débarrasser.  
Alexandre écouta l'avis de son complice et épousa, quelques semaines plus tard, une Suissesse, Mlle Frida Weissert, très belle, qui exerçait le métier d'infirmière. Elle possédait, en outre — ce qui ne gâtait rien — quelques économies, trois cents livres égyptiennes environ.

Alexandre était un beau parleur. Elle crut qu'à vivre à ses côtés elle trouverait le bonheur. Il lui fallut bien vite déchanter. Agoropoulo se mit à la battre comme plâtre. Quelques semaines plus tard, elle succomba subitement.

Alexandre ne s'occupa même pas des funérailles et c'est une société de bienfaisance suisse d'Alexandrie qui dut prendre à sa charge les frais des obsèques.

Le mari, vite consolé, était allé trouver ses deux sinistres compères.

— Quel dommage qu'elle ne soit pas assurée ! dit-il. Ce fut le seul regret qu'il exprima.

Tout peut encore s'arranger, laissa tomber Alexandre Vegh. Remarie-toi, mais prend soin de conclure l'assurance avant que ta nouvelle épouse ne trépasse !

Dix jours après les obsèques, Agoropoulo s'adressait à une agence matrimoniale dirigée par une certaine Marika, et réclamait « un parti intéressant ».

Marika lui présenta Orsilia Papamikhail. C'était une accorte paysanne qui avait travaillé comme bonne à tout faire dans une riche famille de la ville et avait réussi à mettre de côté plus de trois cents livres égyptiennes.

Une semaine plus tard, le mariage était conclu et le couple allait s'installer dans une mansarde de la rue Ambroise-Rallé, à Ibrahimieh. Comme Agoropoulo n'avait pas d'argent, il devenait urgent d'agir.

Toujours conseillé par ses complices, Alexandre fit contracter à sa femme une police d'assurance de mille livres, réversible sur sa tête à lui.

Il s'agissait maintenant de se débarrasser d'Orsilia. Sous prétexte de prévenir une attaque de fièvre, toujours possible sous ce climat, il lui fit prendre, à deux reprises, six et huit cachets d'un purgatif exceptionnellement puissant, le *Pagliano*, ce qui eut pour résultat d'épuiser complètement la pauvre femme.

Pour la remettre de ses fatigues, Alexandre emmena sa femme sur le bord de la mer, lui fit faire des promenades en voiture. Il y avait de quoi tuer un être de santé normale. Mais Orsilia résistait énergiquement à ce régime, mortel pour tout autre. Agoropoulo s'énervait ; le temps passait et n'avait-il pas signé à Alexandre Vegh l'engagement suivant :

« Je m'engage formellement à verser à M. Alexandre Vegh la somme de quarante livres égyptiennes aussitôt après le décès de ma femme et l'encaissement de la police d'assurance, soit, au plus tard, en décembre 1933. »

Une fois de plus, ce fut Vegh qui conseilla le mari :



En secondes noces, il épousa Orsilia Papamikhail.

— Achète, lui dit-il, deux ou trois thermomètres, brise le tout et fait couler le mercure dans l'oreille de ta femme, après l'avoir enduit de vaseline. Elle mourra comme une fourmi et le corps ne présentera aucune trace d'empoisonnement.

Ce fut Jean Marangas qui joua le rôle du médecin. Il introduisit le mercure dans les oreilles de la malheureuse. Puis le trio sinistre descendit au café, attendre qu'Orsilia eût succombé. Quand, deux heures plus tard, ils remontrèrent, la femme n'était pas morte. Durant l'absence de ses bourreaux, elle s'était lavé les oreilles.

Alexandre Agoropoulo renouvela la sinistre opération. Mais Orsilia, comprenant que c'était sa disparition que l'on souhaitait, fit prévenir la police. Et quand les trois complices, persuadés cette fois que la jeune femme avait cessé de vivre, remontrèrent dans la mansarde, ils se trouvèrent face à face avec le bimbachi Florio qui s'avança vers eux et leur dit :

— Au nom de la loi, je vous arrête !

M. L.

Ci-dessous, de gauche à droite: Alexandre Vegh, Jean Marangas — le faux docteur —, et le mari tortionnaire, Alexandre Agoropoulo, leur odieux complice.



Mme Louise Hadeline remercie l'Hindou HAMID de lui avoir ramené l'amour de son mari.

« Je suis allée consulter l'Hindou HAMID. Il a lu mes questions mot à mot sans les voir et les réponses vinrent d'elles-mêmes sur le papier qu'il n'avait pas touché. Il m'a prédit très correctement mon avenir. De plus, mon mari ne m'aimait plus depuis cinq ans et s'éloignait de moi. Avec l'aide de M. HAMID, il me revint en dix jours, et il m'aime autant qu'aparavant. Maintenant, nous sommes très heureux. J'écris ces lignes avec le consentement de mon mari. »

Louise Hadeline.

## L'HINDOU HAMID et ses merveilleux progrès

« Je suis retourné voir M. HAMID, 15, rue de Bassano, pour le remercier de tout cœur de l'aide qu'il m'a apportée pour obtenir une bonne situation que j'essayais d'avoir depuis cinq ans sans y réussir. Il me promit qu'avec son aide je l'obtiendrais en quinze jours. »

Exactement à la date fixée par lui, je prenais possession de mon nouvel emploi. Il possède vraiment un merveilleux pouvoir. Signé: Henri Gasne.

Paris, le 17 mars 1934.

Il prédit l'avenir d'une façon précise, lit vos pensées, répond d'une façon remarquable à toutes questions. Il donne les remèdes aux ennuis, déespoirs et maux de toutes sortes.

Consultation: 100 fr.

Consulte personnellement ou par correspondance: 9 h. à 12 h. et 15 h. à 19 h.: 15, r. de Bassano (Métro George-V). Kléber 83-26.

## DE JOLIS SEINS



Pour DÉVELOPPER ou RAFFERMIR les seins un traitement double, interne et externe, est nécessaire, car il faut revitaliser les glandes mammaires et les muscles suspenseurs. Seul le TRAITEMENT DOUBLE SYBO donne rapidement une belle poitrine. Préparé par un pharmacien, il est excellent pour la santé. Efficacité garantie. Demandez la brochure gratuite envoyée discrètement par les Laborat. T. SYBO, 34, rue Saint-Lazare, Paris. (joindre timb.).

## la Timidité EST VAINCUE EN QUELQUES JOURS

par un système inédit et radical, clairement exposé dans un très intéressant ouvrage illustré qui est envoyé à pli fermé, outre 1 fr. en timbres. Ecrire au Dr. V.D. Fondation RENOVAR, 12, rue de Grimée, Paris.



visible dès les premiers jours. Envoi contre mandat 25 fr. (cont. remb. 27 fr.) RIDEAL, serv. T, 62, Av. Gde Armée, Paris. Notice gratuite sur demande (joindre 1 fr)

## Toujours assis au bureau

Il avait contracté une constipation opiniâtre

« Depuis longtemps, écrit cet employé de P.-L.-M., je souffrais de maux de reins et d'une constipation opiniâtre, conséquence fâcheuse de ma position assise au bureau. »

« Sur les conseils d'un ami, j'ai essayé les Sels Kruschen et mon état général s'est sérieusement amélioré. Si je souffre encore un peu des reins, ma constipation est à peu près complètement disparue. Je continue la cure, bien convaincu que le soulagement réel que je ressens déjà évoluera bientôt en guérison. » G. F... Paris (Lettre n° 1557).

Les trois quarts des maux qui affligent l'humanité — depuis la paleur du teint jusqu'aux maux de reins et aux rhumatismes aigus — peuvent être attribués à une seule et même cause : la paresse intestinale. Kruschen interdit précisément cette paresse des organes éliminateurs : foie, reins, intestin. Il interdit l'accumulation dans votre organisme de déchets empoisonnés, il interdit l'encrassement de votre sang par les toxines. C'est pour cela qu'il ramène infailliblement la santé, la gaieté et l'énergie.

Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon, 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

## L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : Romédes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. 219 E N, Londres W. 1

L'ÉPINGLE A ONDULER WEST ELECTRIC

**TOUJOURS ET PARTOUT LA MEILLEURE**

**LA PLUS RAPIDE.** - 10 minutes seulement pour la mise en plus par pression electro-magnétique.

**LA PLUS SURE.** - Ne peut en aucune façon couper, casser, brûler ou décolorer les cheveux.

**LA PLUS SIMPLE.** - Légère et facile à employer sans aucune gêne.

Double garantie : Durée illimitée. Entière satisfaction sinon remboursement immédiat.

WEST ELECTRIC (Dép. 57), 26, rue de la Pépinière, Paris.

ÉPINGLES WEST ELECTRIC pour cheveux longs courts et mélange

6<sup>frs</sup> 50 la carte de 4

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS

## LE TRAVAIL ASSURÉ

Madame Bully, qui était menacée de perdre son emploi à cause de ses cheveux blancs, affirme qu'elle a pu le conserver grâce à la recette suivante. Cette dernière, que tout le monde peut préparer facilement chez soi, force les cheveux grisonnants ou décolorés et les rend souples et brillants.

« Dans un flacon de 250 gr., versez 30 gr. d'eau de Cologne (3 cuillères à soupe), 7 gr. de glycérine (1 cuiller à café), le contenu d'une boîte de Loxol et remplissez avec de l'eau ».

Les produits servant à la confection de cette lotion, qui donne de si merveilleux résultats, peuvent être achetés dans toutes les pharmacies, rayons de parfumerie et salons de coiffure, à un prix minime. Appliquer le mélange sur les cheveux deux fois par semaine jusqu'à ce que la nuance désirée soit obtenue. Il ne colore pas le cuir chevelu, il n'est ni gras ni poisseux et reste indéfiniment. Ce moyen rajeunira de beaucoup toute personne ayant des cheveux gris.

## CONCOURS 1934

Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**

Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7.

2.000 francs par mois rapidement en suivant les cours par correspondance de

L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE DÉTECTIVES-REPORTERS 19, rue de Gérando, Paris (9<sup>e</sup>) Renseignements gratuits.

## Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane

100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements Demandez de suite notre catalogue français gratuit.

MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

## UN AVIS DÉSINTÉRESSÉ

Onnous écrit: **J'AI MAIGRI EN 1 MOIS DE 8 KILOGS** (sans rien absorber) J'offre gratuitement recette facile, sans danger, pour maigrir en secret, entièrement ou amincir à volonté de la partie désirée: bajoues, hanches, chevilles, seins, etc. Envoi discret sous pli fermé. Ecrire en citant ce Journal à Madame A. MIRANDE 75, Rue Lafayette, PARIS

## Mlle LENORMAND

134, Rue du Bac (face Bon Marché), PARIS Grande Cartomancienne Somnambule connue du monde entier. Discrétion, correspondance.

## FEMMES, NE SOUFFREZ PLUS

A base d'extraits mammaires et ovariens et de plantes, la FANDOLINE est le remède scientifique et non toxique des maladies de la femme, de ses maux, migraines, vapeurs, bouffées de chaleur, étourdissements, nervosité, idées noires, insomnies, métrites, suites de couche, douleurs dans le ventre, tendance à la congestion, coupureuse. Elle est indispensable aux jeunes filles au moment de la formation. Elle règle l'organisme féminin, comme un horloger répare une montre, retablit le fonctionnement des glandes endocrines, arrête les hémorragies utérines. C'est une cure de rajeunissement.

(Communications à l'Académie de Médecine de Paris, et à l'Académie des Sciences de Toulouse). Le flacon : 8.50, f 9 frs. Le triple flacon : 18 frs. CHATELAIN, 2, r. de Valenciennes, Paris, et ttes ph<sup>ies</sup>

## ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES

ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS (Cours par correspondance) Brochure gratuite sur demande 34, rue La Bruyère (IX<sup>e</sup>) - Trinité 85-18

Lille (de notre correspondant particulier).

MENÉS de très loin par les rafales de vent, les derniers fions-fions de la « ducasse » de Loos parvenaient par instants jusqu'à ce quartier désert d'Haubourdin. Des rires, des cris de joie sortaient par la porte grande ouverte d'une humble maison de travailleurs de la rue d'Emmerin. La bonne journée! Le délicieux dimanche! Hélas! il n'est si bons amis qui ne se quittent. Les Buchet qui habitent Emmerin, village proche, disaient au revoir à leurs hôtes, les Warnez, de braves et honnêtes gens. Les volets marrons aux lucar-



nes cocasses se fermèrent sous la poussée d'une main rude. On entendit encore « maman » Warnez soupiner :

— Il est une heure et quart, et Albert n'est pas rentré!...

Les lumières une à une, s'éteignirent. Le silence complet s'appesantit sur la petite maison de briques rouges qui prit l'aspect misérable des choses mortes. Là-bas, au loin encore, des pas claquèrent. Un homme se hâta dans le vent de la nuit. Il filait, rapide, le long du trottoir, atteignant bientôt un grand mur de plaques de ciment, courut presque, comme pressant quelque danger bien improbable dans ce quartier paisible... Derrière lui, une ombre plus rapide surgissait. Un coup de fouet claqua, sec, bruit étrange dans ce calme; il y eut un temps d'arrêt; puis, sur un rythme de mitrailleuse, avec de courtes flammes rouges, l'arme que brandissait la deuxième ombre, huit fois, fit retentir son bruit sinistre. Le passant atterré s'était écroulé comme un pantin dont on vient brusquement de casser le ressort. L'autre, lesté comme un tigre, s'enfonça dans la nuit. Avec un grognement, le blessé s'accrocha à la muraille grise, s'en servit d'appui, se dressa. Rassemblant ses forces, il put culbutter un portillon de bois et vint s'affaler dans le petit jardin de la maison familiale.

— Maman, maman ! clama-t-il soudain.

Puis, il s'évanouit.

Sous lui, la terre noire buvait à larges gorges un sang jeune et vif. Quatre balles sur huit avaient porté. Deux blessures étaient mortelles...

■ ■ ■

Dans la maison à peine endormie, on avait entendu la soudaine et proche pétarade. Jules

Grand et fort, Albert Warnez, qui revêtait encore, six mois avant le drame, l'uniforme clinquant des spahis, reçut maintes avances flatteuses.

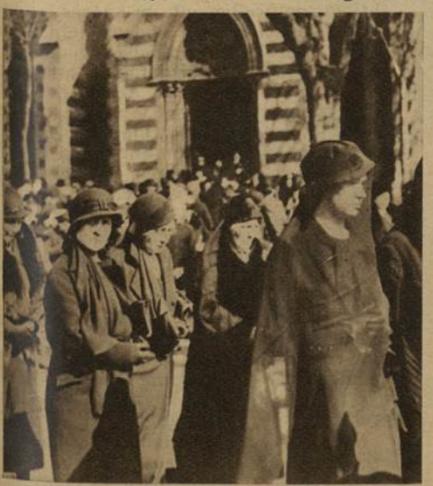
# RETOUR DE "DUCASSE"



Quittant la maison familiale endeuillée pour le champ des morts, le corbillard blanc fit grincer ses roues sur les pavés de ce quartier laborieux d'Haubourdin.



Devant la tombe, furent célébrés les mérites de la victime que le vieux fossoyeur (à droite) avait, jadis, tenu sur ses genoux.



Marie-Louise Warnez, (à droite) et, derrière elle, la jeune fiancée d'Albert.

Warnez se leva. Il lui avait semblé entendre battre la porte de son jardin. C'est là qu'il se dirigea. Dans la courette, au pied d'un vieux rosier, il distingua une forme humaine.

— Il y a un homme là, dit-il à sa femme qui regardait par la fenêtre entr'ouverte.

La brave femme s'émut.

— Vous êtes blessé, monsieur ? demanda-t-elle en tremblant. L'homme ne répondit point. A cet instant, Marie-Louise Warnez ouvrit toute grande la porte du couloir. Un jet brutal de lumière vint frapper le visage du blessé vers lequel se penchait le père Warnez. Il eut un bref recul, se courba à nouveau :

— Mais c'est ton fils ! C'est Albert ! cria-t-il en se redressant.

Déjà, « maman » Warnez avait, tant bien que mal, enjambé la fenêtre basse. Elle vint s'effondrer aux côtés de son petit. Des cris perçants jaillirent du groupe éploré. Des hommes survinrent qui allèrent quérir du secours. Un docteur fut là presque tout de suite. Hélas ! Pour Albert Warnez, tous les soins étaient inutiles. Une mousse rosée salissait ses lèvres. Sa tête, reposant sur les genoux de sa sœur, roulait lentement de droite à gauche. Une voisine, Marthe Gheskiers, suppliait :

— Dis-nous qui, Albert, dis-nous qui ?

Mais les yeux du blessé, lentement, s'étaient ternis; la tête, peu à peu, ralentit ses hochements, s'arrêta. Un soupir. Et ce fut tout. Albert Warnez, jeune et solide sportif de vingt-trois ans, n'était plus. Il y avait exactement une demi-heure qu'avait retenti le premier coup de feu.

■ ■ ■

Un homme pleurait dans l'ombre, la tête entre les mains. Il avait vu mourir son ami.

— Dire que j'ai passé toute la soirée avec lui ! gémissait-il.

Et Albert Thibaut dit aux gendarmes accourus dans la nuit ce que furent les dernières heures de son camarade.

— On est allé avec Julienne (la fiancée de Warnez) et sa sœur à la fête de Loos. On a ri comme des fous. A minuit, nous avons reconduit les jeunes filles chez elles, au parc Longchamp, à Loos. Puis nous sommes revenus en bavardant, comme à l'habitude. Nous sommes passés par la rue Auguste-Potier, le passage à niveau de la gare. A la fourche que forment les rues d'Emmerin et de Seclin, nous nous sommes quittés. J'avais à peine fait trois cents mètres que j'ai entendu le claquement d'un coup de feu, puis une rafale. J'ai couru par une rue transversale; je n'ai rencontré personne. Je me souviens bien qu'au premier coup une heure trente venait de sonner.

Pour tous ceux qui eurent, dès la première heure, à se pencher sur le problème que pose ce drame si brutal, le crime n'a pu avoir que deux mobiles : la jalousie ou la vengeance.

Albert Warnez, grand et fort, était un beau garçon. Ce n'est un mystère pour personne que nombreuses étaient les jeunes filles, les jeunes femmes qui soupiraient après celui qui revêtait encore, six mois avant le drame, l'uniforme clinquant des spahis de Blidah.

Albert Warnez répondit-il à certaines avances flatteuses pour son amour-propre de jeune gaillard ? Les siens et tous ses amis prétendent que non. Warnez, c'était le grand timide qu'une femme embarrasse. Il était fiancé depuis cinq ans. Il avait fallu, pour qu'il osât « se déclarer », qu'un camarade veuille bien se charger de la tendre mission.

Une jeune femme, amie durant un temps, de sa sœur, et qui passe à tort ou à raison pour légère, s'intéressa à lui. C'était avant le départ au régiment. Quand il partit, les « bonnes langues » s'apitoyèrent :

— Que va devenir Anne-Marie ?

Commentaires de petite ville. Sérieux ? On ne sait. La jeune femme était mariée.

Voici trois mois, quelque temps après le retour du spahi, elle quitta son époux. Y a-t-il un rapport entre les deux faits ?

— Aucun ! tranche sèchement le mari...

N'empêche que « l'abandonné » ne manqua pas d'exhaler plusieurs fois sa rancœur. On s'en souvint.

Mardi, il recevait soudain la visite du Procureur de la République à Lille, M. Robin, accompagné du juge Thibaut et des enquêteurs Biget et Coussemacker de la deuxième brigade de police mobile. On perquisitionna. On



M. Mossevelde, le mari abandonné, fournit avec vivacité un alibi qui fut vérifié et reconnu exact.



Au pied d'un vieux rosier qui borde le chemin traversant la courette et le jardin, Warnez distingua une forme humaine : c'était son fils qu'un mystérieux inconnu venait de blesser à mort.

exigea un emploi du temps.

L'alibi du mari fut reconnu exact. Il était dimanche soir au cinéma, à Lille. Il en était rentré à minuit trente. Il était chez lui, à trois cents mètres environ du drame, à cette heure-là.

Anne-Marie, quand elle apprit que son mari avait été suspecté, prit le parti de s'évanouir. Revenue à elle, sans transition, elle se mit à rire :

— Lui ? Tenir un pistolet ? dit-elle. Jamais de la vie ! L'été, la nuit, quand il faisait de l'orage, il quittait mon lit pour aller se terrer tout seul à la cave...

Et, sur cette note pittoresque, le mari « lâché » fut lavé de tout soupçon...

■ ■ ■

Cependant, le mystérieux assassin a été vu. On a même pu établir qu'il avait prémédité son acte.

Deux amoureux ont été témoins et ont parlé.

Dans la rue de l'Égalité, à quarante mètres à peine de la maison Warnez, habite, chez ses parents, une jolie fille, Julie Turbié, fiancée à un jeune Loossois, Albert Dumont. Eux aussi, dimanche soir, allèrent à la fête. Sur la route nationale de Loos à Haubourdin, ils croisèrent, vers une heure du matin, un individu qui leur donna l'impression de vouloir dissimuler son visage. L'homme les suivit. Les amoureux prirent le chemin des écoliers, le plus long. Au passage à niveau de l'Heurtebise, l'homme les dépassa, retint le portillon, les dévisagea, puis, reconnaissant son erreur, s'enfonça par le chemin de gauche vers la rue d'Emmerin, alors que Dumont prenait à droite. L'homme était grand (1 m. 75 environ), vêtu d'un pardessus au col relevé, coiffé d'un chapeau mou noir.

A la porte de Julie, l'amoureux, avant de partir, tressa l'habituelle guirlande de compliments et de baisers. A vingt mètres de là, passe la rue d'Emmerin. Julie, soudain, entendit des pas pressés; une silhouette, très nette, fila sur l'autre trottoir.

— Nous ne sommes pas les derniers, remarqua Julie...

Vingt secondes plus tard éclatait la fusillade.

Julie courut à la route. Elle était déjà déserte...

Ainsi, l'homme mystérieux connaissait exactement les habitudes de Warnez. Ainsi, il l'attendait sur la route, à peu de distance du parc Longchamp. C'est Dumont que, par erreur, il suivit : c'est Warnez qu'il abattit de quatre balles de son 6,35...

■ ■ ■

Jeudi, dans la lumière printanière, l'ancien spahi fit le dernier voyage vers la terre de repos. Ses amis étaient là, nombreux. Beaucoup pleuraient. Les sociétés qui connurent Albert comme un de leurs meilleurs membres avaient envoyé d'imposantes délégations. Des petits enfants portaient des bouquets de fleurs champêtres. Le corbillard blanc, signe

de pureté, fit grincer ses roues sur les pavés durs. Au cimetière, un grand industriel évoqua la vie frémissante et fière de Warnez. Puis un brave homme célébra, dans un style d'un autre âge, les mérites du spahi.

Lentement, la foule s'écoula. Une jeune fille, la fiancée du mort, s'approcha de la fosse en titubant et, les épaules secouées par les sanglots, y jeta quelques parcelles de terre jaunâtre.

Puis le vieux fossoyeur resta seul devant le cercueil du spahi, du trop beau spahi au cœur tendre, qu'il avait, autrefois, tenu tout petit sur ses genoux...

André CARTON.

La joie tranquille de Julienne Goubel (ci-dessous) et de son « promis » a-t-elle suscité la jalousie de quelque forcené ?





Une des entrées de la villa « Bégonia ».



Dans un château proche de la villa...



... Lœwenstein fit installer ses écuries.



Drews, pilote de l'avion de Lœwenstein.



Les obsèques (ci-dessus) du magnat de la soie artificielle, à Bruxelles. (Ci-dessous, à gauche : M. Pujos, commissaire central de la ville de Biarritz.



**Biarritz**  
(de notre correspondant particulier).

DEPUIS huit ans, depuis 1926, une énigme qui passionna la côte basque est demeurée indéchiffrable : le vol de dix-sept millions de bijoux, une nuit, chez Alfred Loewenstein, à la villa « Bégonia », sur la côte du Phare, à Biarritz.

Puisque l'on a déjà retrouvé, un peu partout, dans l'histoire financière et politique de ces dernières années, la trace d'un Stavisky jusqu'alors inconnu, chef d'une « mafia », ou, plutôt, instrument d'un maître obscur et mystérieux, il n'est pas invraisemblable de se demander aujourd'hui si le « beau Serge » n'eut pas à « s'occuper » de Loewenstein, avant d'avoir à « s'occuper » de Galmot !

Il convient de rappeler impartialement, mais strictement, les événements de cette époque. Il faut, surtout, ne pas oublier que Stavisky connut Biarritz, Bayonne et toute la Côte d'Argent dès 1923, ainsi qu'Hayotte, Romagnino et Arlette Simon qui vint, durant plusieurs saisons, y présenter les modèles de certaines grandes couturières.

Il ne faut pas oublier que Stavisky, grâce à Jane Darcy, dès 1923, fréquenta le petit monde équivoque des habitués du baccara biarrot où tout se sait, où tout se dit, où chacun est connu dans ses habitudes, ses tares, ses manies et ses vices, où l'on vit dans la familiarité des hommes d'argent, où — si l'on fait la part, inéluctable, de la peur des responsabilités et de l'esbrouffe — on peut, toutefois, saisir, plus et mieux qu'ailleurs, une grande part des vérités quotidiennes dont la vie d'un homme est faite.

Ainsi prévenus sur la personnalité de Stavisky et de ses amis, reprenons l'histoire singulière de 1926.

Jamais Biarritz ne connut d'année plus glorieuse que celle-là ! Jamais l'argent ne fut plus maître de toutes choses sur la reine des plages ! Jamais, surtout, de tous les points du monde, ne vint foule plus bruyante, plus anonyme, plus riche, plus luxueuse et plus avide de plaisirs !...

Parallèlement, les vols les plus audacieux se multiplièrent et, plus que tous autres, les vols de diamants, parfaitement « expertisés » auparavant, ces diamants dont la possession, légitime ou non, était précisément une des hantises de Stavisky.

En moins de quatre mois, on compte sept vols importants, et inexplicables pour la plupart. Le 13 août, le 16 août, le 14 septembre, le 17 octobre, le 18 octobre, le 19 octobre, le 20 octobre : 50.000, 3.000, 100.000, 25.000, 1.000, 200.000, 400.000 francs de bijoux, de diamants, de joyaux de toutes sortes disparaissent. L'église de Saint-Martin n'est pas épargnée : c'est elle qui subit le dernier vol de 400.000 francs.

Dans la nuit du 14 au 15 octobre, 17 millions de bijoux étaient volés chez Loewenstein, en manière de couronnement.

A cette époque, Alfred Loewenstein s'est pris, pour Biarritz, d'un caprice tout puissant. Cette plage, dont la vogue est à son zénith, l'enchantait et le captivait. Il semble qu'il ait, alors, le désir d'en être le premier citoyen, d'autant qu'il échafaudait tout un programme d'action qui lui permettrait d'étendre sa puissance en Espagne, avec la « Compagnie de Lumière et Traction » de Barcelone.

Il achète cinq millions une villa qu'un groupe immobilier payait trois millions, peu de temps auparavant.

Ses trois hydravions font régulièrement le trajet de Paris, de Londres et de Bruxelles à Biarritz. Leur terrain d'amerrissage est placé, en face de la villa « Bégonia », devant la plage du Miramar.

Il caresse le rêve d'installer, entre Anglet et Biarritz, dans les « pinadas » de Chiberta, une autre plage de haut luxe, dont il inaugure le golf et les « links », le 16 octobre, au milieu des joueurs les plus fameux. Il est, déjà, semble-t-il, le maître de Biarritz.

Deux hommes seuls, lui résisteront : le maire, M. Petit, et le concierge du casino



Stavisky et sa bande fréquentaient assidûment Biarritz depuis 1923 et Romagnino y avait loué cette villa.



Dans tous les coffres de Stavisky et de ses complices, dans tous les bagages saisis, dans tous les lieux suspects où les scelles ont été apposés, ne retrouverait-on pas quelques-uns des dix-sept millions de bijoux volés, en 1926, à Loewenstein (ci-contre, au centre) et à sa femme (ci-dessous) ?

**ES**

Bellevue, Fortuné l'Infortuné. Ces deux méaventures valent d'être contées.

Un jour, Loewenstein décide de se baigner sur la plage Miramar. Mais il veut s'y baigner seul. Or, cette plage est interdite à tous les baigneurs, sous le prétexte qu'elle est dangereuse. Aujourd'hui, tout naturellement, elle est la plage favorite !...

Loewenstein, pour obtenir l'autorisation municipale, offre à M. Petit d'entretenir à ses frais, durant tout son séjour, le service de garde et de sauvetage, sur les cinq plages de Biarritz. Le maire est inflexible devant ce marché, d'ailleurs généreux. Il n'est pas de mesure de faveur, pour lui, quand on doit l'accorder à la puissance d'argent. Et Loewenstein, après avoir longuement tempêté et menacé, doit se soumettre à cette décision absolue.

L'aventure de Fortuné, le concierge du casino Bellevue, est plus compliquée.

Un soir, Loewenstein arrive à la porte du casino avec un ami, tous deux en costume de ville. Inébranlable sur la consigne, Fortuné les arrête à la porte et leur interdit courtoisement l'entrée, en les priant d'aller revêtir l'habit ou le smoking. Loewenstein s'insurge :

— Comment ? Moi, Loewenstein ? Je ne

rentrerais pas au casino parce que je ne porte pas de smoking ? Vous m'avez mal regardé, mon ami.

— Mais, monsieur, le prince de Galles lui-même ne passerait pas...

— Je me fous du prince de Galles et de vous avec ! Laissez-moi passer.

Fortuné s'entête. Loewenstein s'obstine. Fortuné veut retenir par le bras le financier, qui franchit le seuil. Imprudente initiative. Loewenstein, qui fait de la boxe tous les matins, le descend d'un direct, pour le compte. Résultat : Loewenstein est condamné, devant le tribunal correctionnel de Bayonne, à plusieurs dizaines de milliers de francs en guise de dommages-intérêts, malgré les plaidoiries de M. de Monzie et le témoignage amical de M. de Broqueville. M. de Monzie, d'ailleurs, eut à lutter contre un procureur si violent et si rude qu'il s'exclama, en quittant l'audience :

— Ah ! celui-là... Quand je serai garde des Sceaux !

Hélas ! aujourd'hui, le procureur est mort, et M. de Monzie ne savourera pas sa vengeance.

Ces incidents n'arrêtent pas l'ascension de Loewenstein. Il décide d'installer son écurie de courses à Biarritz. Il veut que ses chevaux prennent part aux concours hippiques. Il achète un ancien château, non loin de sa villa, et y installe ses trente-deux chevaux et poneys.

Le Concours Hippique de Biarritz est lettré quand arrivent les chevaux. Peu importe ! Loewenstein organise un second Concours Hippique International, le dote de 300.000 francs de prix et fait courir ses chevaux durant sept jours.

Le lendemain du vol, le 16 octobre, il prend au « Prix Bégonia », imperturbable, poursuit, un jour de plus, le concours qu'il obtient, naturellement, un succès triomphal.

Ces précisions sur Loewenstein, sa vie à Biarritz, et les principaux événements de cette saison d'été permettent maintenant de placer dans leur cadre exact les faits qui concernent directement le vol des diamants.

Le 14 septembre, le financier est victime d'un accident d'automobile assez incompréhensible. Il en sort, par miracle, sain et sauf ; mais il blesse grièvement un cycliste.

Le 16 septembre, deux jours après, échappe, par miracle encore, à un accident d'avion, également incompréhensible.

Un mois passe, sans nouveau heurt. Loewenstein semble calme.

Le 14 octobre, M. et Mme Loewenstein donnent un grand dîner. Cinquante-huit couverts. M. et Mme Loewenstein offrent ce moment-là un séjour, à la villa « Bégonia », à quatre de leurs amis : un duc, un marquis, un colonel anglais et sa femme.

C'est donc cinquante-deux invités de l'extérieur qui les entourent, ce soir-là. La liste de ces invités, personne ne la connaîtra, plutôt, personne ne la livrera. Elle est



Bordeaux, M. Arbaru, qui remplace aujourd'hui M. Pujos comme commissaire central à Biarritz, arrive le 15, à six heures du soir. Loewenstein, vêtu d'une culotte courte et d'un veston rouge sang, le reçoit aimablement. Le financier reproche au policier de n'avoir pas pris l'avion pour arriver plus vite. Le policier exprime quelques doutes sur la stabilité des voyages aériens.

Loewenstein est calme et insoucieux. Il tient à ce que l'on retrouve les bijoux, pour le principe plus que pour leur valeur.

Que sont dix-sept millions, assurés d'autant, pour l'homme qui, deux ans plus tard, laissera une succession personnelle de douze millions de livres sterling, soit un milliard et demi de francs environ ! Il est vrai que ses héritiers n'en touchèrent que la moitié.

On découvre que, durant plus d'un mois, deux « acrobates » inconnus habitèrent une chambre vide et isolée sous les combles de la villa, chambre dont la fenêtre surplombait la mer et la plage, et cela sans avoir attiré l'attention de quiconque, et s'en furent peu avant le vol, abandonnant certains vêtements, des objets ménagers et des traces sans identification possible. Cette piste est abandonnée, comme les autres.

Le 16, Loewenstein promet 100.000 francs à qui découvrira les voleurs. La compagnie d'assurance, qui garantit les bijoux pour quelques millions, envoie un détective, sans résultats.

Plus tard, un autre policier parisien effectuera un voyage en Amérique, pour la même raison. Pas plus de résultat que devant.

Pendant quatre jours — jusqu'au 20 octobre — les journaux parlent de cette « étrange histoire ». Puis, c'est partout le silence absolu.

Faute d'éléments, le commissaire Arbaru, le commissaire Pujos abandonnent l'affaire.

Ils garderont l'impression d'avoir enquêté sur une bande, parfaitement organisée, de cambrioleurs et d'AGENTS INTERNATIONAUX, à qui les petits vols commis successivement, du 13 août au 20 octobre, devaient servir de couverture, d'alibis, en cas d'alerte.

Mais Loewenstein était la seule prise intéressante. Loewenstein, ses millions de bijoux... et, surtout, ses documents secrets.

Depuis le 25 octobre 1926, nul, jamais, n'a cherché à « savoir ». Alfred Loewenstein moins que qui que ce soit. Pour cette excellente raison qu'il devait, lui, savoir d'où venait le coup.

Détail à noter : le lendemain et dans la nuit même du vol, certains invités du dîner Loewenstein quittèrent Biarritz en avion...

Autre détail important : deux hommes, les pseudo-acrobates, durant un mois, ont vécu dans la villa, sans que quiconque en fût averti. Par la disposition de leur chambre et de sa fenêtre en retrait, ils pouvaient adresser des signaux dans la direction de la plage et de la mer, sans être vus de la maison.

Les hydravions du milliardaire relâchaient devant la villa.

C'est dans son avion particulier qu'Alfred Loewenstein fut « suicidé », le mardi 3 juillet 1928.

Drews, le pilote anglais qui le conduisait alors, s'est tué « accidentellement » depuis. Baxter, son valet de chambre, également.

Le 14 septembre 1926, Loewenstein avait échappé à la mort par accident d'automobile.

Le 16 septembre 1926, Loewenstein avait échappé à la mort par accident d'avion.

Le 2 mars 1927, son collaborateur et allié, le prince Léon Radziwill, est « suicidé », à deux heures du matin, au « Nouvel-Hôtel » de Monte-Carlo.

Il y a, autour de Loewenstein, quatre morts « accidentelles » inexplicables, deux « accidents » inexplicables, huit vols inexplicables.

C'est beaucoup, c'est trop pour un seul homme. Fût-il deux fois et demi milliardaire.

Dans l'affaire Radziwill-Loewenstein comme dans l'affaire Galmot, l'affaire Prince, l'affaire Stavisky, surgissent les mêmes mobiles trop apparents, les mêmes raisons secrètes, la même abondance de pistes, vraies ou fausses, le même défaut d'éléments d'enquête officielle, les mêmes complications inconnues, le même mystère total. Sur lequel, pourtant, les événements dramatiques récents peuvent projeter quelques clartés.

Stavisky et sa bande fréquentaient Biarritz DEPUIS 1923. Romagnino y loue une villa assez isolée...

Stavisky et sa bande vivent, surtout, de vols de bijoux, de véritables raffles de diamants.

Ils vivent, aussi, d'espionnage et servent d'agents doubles et, quelquefois, triples. Champs d'opération : France, Angleterre, Empires centraux, Espagne, Belgique, Etats-Unis.

Loewenstein, lui, habite Biarritz, d'une façon définitive, DEPUIS 1924.

Durant la guerre, il sert aux « Renseignements » belges, accomplit une « mission spéciale » à Rotterdam, entre dans l'armée anglaise pour une raison inconnue, passe d'importants traités d'armements, paraît très lié à « l'Intelligence Service ».

Après la guerre, Alfred Loewenstein se heurte à la *British Celanese*, des frères Dreyfus, puis la dompte, puis meurt.

Sa mort demeure inexplicable.

Celle du prince Léon Radziwill, son plus puissant allié, causée par une piqûre toxique, reste inexplicable.

Champs d'opération de Loewenstein : France, Angleterre, Empires centraux, Espagne, Belgique, Etats-Unis.

Loewenstein a dit, en 1926, des ennemis qu'il se connaissait :

— Ils ont essayé de me faire disparaître !...

Dans l'affaire Loewenstein, depuis 1926, tout est inexplicable d'une façon nette, précise, logique et irréfutable.

On vient de découvrir une trappe, dans l'avion particulier de Loewenstein. Une trappe qui signe l'assassinat.

Mais on n'a jamais retrouvé les dix-sept millions de bijoux volés, depuis huit ans.

Dix-sept millions de bijoux se sont évaporés... On les ignore sur tous les marchés du monde. Mais est-on bien sûr que, dans tous les coffres de Stavisky et de ses complices, dans tous les bagages saisis et dans tous les lieux placés sous scellés, parmi tous les bijoux dont vivait Stavisky, on ne trouverait pas quelques-uns des dix-sept millions de diamants volés — sinon tous — dans la nuit du 14 au 15 octobre 1926, chez Alfred Loewenstein, à la villa « Bégonia » ?

La compagnie d'assurance a payé, un an après le vol.

La police internationale a abandonné toutes les pistes. Mais son siège est fait. Les razzieurs de diamants et de documents secrets ont, en vérité, signé leur passage, le 14 octobre 1926, dans la villa de Loewenstein.

Henry MERCADIER.



On vient de découvrir dans l'avion de Loewenstein (ci-dessus) une trappe qui remet au premier plan la thèse du crime.

pendant, la pièce principale de l'affaire. C'est dans cette liste que l'on trouverait le ou les coupables. Nul, jamais, ne l'a publiée... Pourquoi ?...

Après le dîner, on danse. Le black-bottom connaît ses premiers succès, éphémères.

A minuit, discrètement, Loewenstein se retire dans ses appartements. Il se lève à six heures du matin, chaque jour, et ne cesse jamais de travailler, fût-ce au golf, entre le dix-septième et le dix-huitième trou...

A deux heures du matin, Mme Loewenstein et ses hôtes regagnent leurs chambres. La fête est finie. Tout s'endort.

A six heures du matin, le masseur qui vient, chaque jour, réveiller Loewenstein, constate un désordre singulier dans l'antichambre.

L'habit que portait Loewenstein, la veille, est par terre, roulé en boule. Un peu plus loin, le portefeuille et la bourse du financier, vides.

Le masseur réveille son patron, lui annonce le cambriolage. Loewenstein pâlit, le regarde en silence, et murmure :

— Ils sont venus !...

Oui, « ils » ? Nul ne le saura jamais.

Le milliardaire se lève, prend le portefeuille : il est vide. Il contenait plus de trois mille francs. S'il renfermait des papiers secrets, et c'est probable, l'aventurier ne le dira jamais.

Il prend la bourse de cuir jaune : elle est vide. Elle contenait vingt livres sterling, quelques francs, des médailles, de petits souvenirs à quoi il s'attachait.

Les poches de son habit sont retournées, les doublures et les coutures froissées.

Loewenstein se rend chez sa femme. On fouille les tiroirs. Aucun désordre.

Dans une armoire, sous le linge, Mme Loewenstein cache la clé de son coffre à bijoux. La clé n'est pas là : elle est dans la serrure du coffre. Le coffre est vide.

Mais les bijoux les plus précieux étaient cachés dans l'armoire, pour plus de sûreté. Ils n'y sont plus...

Tous ces bijoux sont montés sur platine. De quoi rendre fous tous les Cohens du monde !...

Dans la chambre de la colonelle anglaise, on a cambriolé également. Là, une faute de tactique ; il y avait deux colliers à choisir dans le même coffret : l'un, en diamants, d'une inestimable valeur ; l'autre, une imitation parfaite.

Les voleurs ont pris seulement le vrai, le bon, l'authentique. Ils ont prouvé ainsi qu'ils sont d'admirables experts.

Au total : un vol de dix-sept millions...

Le formidable chien policier qui dormait, d'habitude, en travers de la porte de Mme Loewenstein, a dormi, cette nuit-là, exceptionnellement, dans la chambre d'un valet.

La villa, jusqu'à deux heures du matin, a été parcourue en tous sens par une soixantaine de personnes. Mais le vol fut commis après deux heures du matin.

Nulle part de traces d'effraction, sauf à la porte-fenêtre de la chambre de Loewenstein. Violent, nerveux, c'est Loewenstein lui-même qui a pu produire ces traces. D'autant que l'air de la mer et le sel des embruns rongent et bloquent toutes les charnières. Pour le reste, les voleurs possédaient toutes les clés, évidemment !

On relève des traces de pas inversées, dans l'étroit escalier qui conduit à la plage. Elles n'expliquent rien.

Aucune empreinte.

Or, Alfred Loewenstein dort très peu et très légèrement. Le moindre bruit le réveille. Il n'a rien entendu. Les voleurs sont entrés chez lui, en premier lieu. Ils ont dû l'anesthésier.

C'est, du moins, son opinion et celle de sa femme. Sans une circonstance exceptionnelle, Loewenstein eût tout entendu et c'eût été la lutte, le revolver inévitables. Tout s'est passé dans le silence le plus absolu.

Le commissaire central de police de Biarritz, M. Pujos, enquêta vainement. Le commissaire de la Police mobile de



Deux acrobates se cachèrent, pendant plus d'un mois, dans les étages supérieurs de la villa « Bégonia », d'où ils pouvaient communiquer avec les bateaux en mer sans attirer l'attention.

# FEMMES JUGÉES

## PROMESSE DE MARIAGE

Les procès civils sont, souvent, plus riches en incidents, plus gros d'étonnantes conséquences que les affaires criminelles. Les mobiles criminels présentent tous entre eux un certain air de famille. Mais, devant le tribunal civil, on n'imagine pas la variété des moyens, l'ingéniosité des plaideurs.

Pourtant, le différend qui met aux prises Mlle Turel et M. Dujardin serait assez banal si le coup de théâtre, habile-



M. Meunier, (ci-dessus, à droite) plaide avec beaucoup de feu et une série d'excellentes raisons.

Leur idylle les mena à l'Hôtel Minerva où ils vécurent sous l'égide de la déesse de la sagesse



ment ménagé pour la fin par le président, ne venait remettre à l'ordre du jour la nécessité de protéger la femme contre les « entreprises d'un audacieux séducteur », ainsi que s'exprimait l'avocat de l'une d'elles.

Mlle Turel était dans toute la fleur de sa jeunesse quand elle fit la connaissance de M. Dujardin, que son nom inclinait vers la poésie. Ils étaient tous les deux employés dans la même compagnie d'assurance, et leur travail commun, qui les réunissait, les précipita dans les bras l'un de l'autre.

M. Dujardin est un « fils de famille ». Entendez par là que ses parents sont riches. Mais le père, imbu des principes que l'on trouve encore au théâtre dans la bouche des pères nobles, avait dit à son fils : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. J'ai travaillé; tu travaille-

ras, tout comme si je n'étais pas né avant toi pour te faire une vie plus facile... »

Il travailla donc, vit Mlle Turel, l'aima, s'en fit aimer. Leur idylle les conduisit à l'Hôtel Minerva, où ils vécurent plusieurs mois, assez insensibles aux leçons qu'ils pouvaient trouver dans ce meublé placé sous le patronage de la déesse de la sagesse. Car ils eurent un fils.

Aujourd'hui, Mlle Turel assigne l'ancien objet de sa flamme en paiement d'une indemnité de 75.000 francs pour rupture de promesse de mariage. En outre, elle demande qu'il soit condamné à payer une pension alimentaire de 600 francs par mois à son fils, Michel-Raymond Turel.

Mlle TUREL. — Il m'a dit : « Je veux l'épouser ».

M. DUJARDIN. — Je le lui ai dit quand nous avions déjà des relations. Par conséquent, elle ne peut pas soutenir que c'est la promesse de mariage qui l'a décidée à devenir mon amie...

Quoi qu'il en soit, Mlle Turel le croyait libre. Et il lui déclara un jour :

— Je viens d'écrire à la mairie de mon petit village natal, pour avoir les pièces nécessaires à notre mariage.

Il avait bien écrit, en effet. Ce qu'il reçut, le président le révèle avec la voix lente et posée qui annonce les catastrophes :

LE PRÉSIDENT. — Dujardin reçut un acte de mariage. Car il était déjà marié.

Mlle Turel s'attendrit sur le sort de son enfant. Elle le croyait né de parents libres; elle pensait qu'il pourrait porter le nom du père et, désormais, le voilà adultérin !

Mais l'avocat de M. Dujardin, M. Floriot, n'est pas à court d'arguments :

M. FLORIOT. — Mlle Turel savait la situation de fortune de mon client. En outre, comme il vous l'a déjà dit lui-même, elle n'avait pas attendu la promesse de mariage pour récompenser ses vœux, ainsi qu'on parle dans les anciens opéras. Il serait donc abusif d'assimiler le cas de cette trop lucide plaignante à celui d'une innocente, abusée par un séducteur astucieux.

Le tribunal, se laissant d'abord convaincre, débouta Mlle Turel.

Mais celle-ci fit appel.

M. Meunier, son jeune défenseur, plaide avec beaucoup de feu et une série d'excellentes raisons.

M. Dujardin versera 20.000 francs à Mlle Turel pour rupture de promesse de mariage.

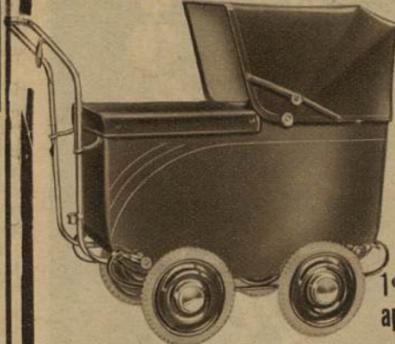
Maggie GUIRAL.



En appel, Mlle Turel parvint à attendre les juges sur le sort de son enfant.

8 JOURS à l'essai

En réclame



N° 32. Voiture d'enfant, modèle de luxe, havane, beige, bleu, gris. Caisse garantie tout bois, forme anglaise. Suspension extra souple "Daumont", sur courroies cuir, montée sur vaste caisse fermée jusque dans le bas. Garniture capitonnée. Ceinture de sûreté, avec roues flasquées de 25 cm., caoutchouc genre ballon. Prix : 288 fr. payable 24 fr. par mois.

Franco de port 1<sup>er</sup> versement 1 mois après la livraison

Frs 288 payable 24 par mois

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE N° 46

N° 11. — Appareil "RÊVE IDEAL" pour pellicules 6x9 entièrement métallique, beau gainage, bords métal poli, soufflet peau, viseur icnomètre, mise au point avec l'arrêt automatique à l'infini et échelle graduée, obturateur trois vitesses et deux poses, propulseur métallique, objectif anastigmat Magir Hermagis, très lumineux F. 6.3. EXPÉDITION FRANCO, Frs: 288. », payable Frs: 24. » par mois.

N° 12. — Même appareil que ci-dessus, mais format 6 1/2 x 11. Frs: 294. », payable Frs: 24.50 par mois.

N° 4. — Appareil photo pour plaques 9x12. Frs: 294. », payable Frs: 24.50 par mois.



BULLETIN DE COMMANDE D. 7

Je prie la Maison Girard et Boitte S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer franco les marchandises suivantes :

N°..... (pour la voiture d'enfant indiquer la teinte).....

au prix de frs..... que je paierai..... frs par mois pendant 12 mois à votre compte chèques postaux Paris 979.

Fait à..... le..... 1933.

Nom et prénoms..... Signature :  
Date et lieu de naissance.....  
Profession.....  
Domicile.....  
Département.....  
Gare.....

**Girard & Boitte**  
112, rue Réaumur, PARIS (2<sup>e</sup>)



Un flacon de parfum **Gratis** avec chaque commande

Pour faire connaître notre nouvel article le **BONNET ONDULATEUR**

nous sacrifions 5.000 de ces bonnets au prix exceptionnel de

En quelques minutes, vos cheveux seront merveilleusement ondulés par ce nouveau bonnet ondulateur, qu'il vous suffira de poser sur votre tête :

Il ondule aussi bien les cheveux longs et courts. Vous économiserez ainsi les frais de coiffeur et éviterez les longues attentes, et vous aurez toujours des cheveux bien ondulés. Profitez de cette offre exceptionnelle. Commandez votre bonnet aujourd'hui même. Envoi contre remboursement.

**8**

Fr. pièce

les longues attentes, et vous aurez toujours des cheveux bien ondulés. Profitez de cette offre exceptionnelle. Commandez votre bonnet aujourd'hui même. Envoi contre remboursement.

Indéfrisable ravissante!



**Bonnet ondulateur**  
BELACO, 40, rue du Collisée - Paris, Serv. R 121

18 frs A CRÉDIT

MONTRE-BRACELET pour dames, or laminé, couche d'or 18 carats inaltérable, forme très élégante (même usage qu'une montre or de 800 frs). Garantie 10 ans. Mouvement de précision 10 rubis, soigneusement réglé. Prix 218 frs. Envoi contre remboursement de 38 frs. (= 1<sup>er</sup> versement), reste en 10 mensualités de 18 frs. Pour 20 frs par mois seulement une MONTRE-BRACELET pour dames OR 18 carats, mouvement de précision, qualité extra, 10 rubis, soigneusement réglé. Garantie 10 ans. Envoi, contre remboursement de 55 frs. (= 1<sup>er</sup> versement), reste en 12 mensualités de 20 frs. MONTRE-BRACELET pour hommes, en plaqué or laminé. 10 ans de garantie. Mouvement de précision ancre, 15 rubis. Modèle très moderne. Premier versement 50 frs, reste en 11 mensualités de 20 frs. Même montre en CHROME, inaltérable. 1<sup>er</sup> versement 40 frs, reste en 11 mensualités de 16 frs. En cas de non-convenance, nous remboursons l'argent. Sur demande, la montre est envoyée à l'essai pendant 4 jours, pour démontrer les grands avantages de notre offre.

"LA MONTRE PRÉCISE", 20, rue Sellenick, STRASBOURG N° DK 16



Offre désintéressée — On nous écrit : J'ai obtenu **UNE BELLE POITRINE EN 8 JOURS**

J'offre gratuitement recette facile (sans danger) pour obtenir en secret et rapidement, sans rien absorber, développement ou raffermissement des seins (bien dire le cas). Il sera répondu à toutes les lettres. Envoi discret sous pli fermé. Ecrire en citant ce Journal à Madame A. VIVIAN 57, Rue Lafayette, Paris

**AUX FUMEURS**

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse de cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis. Remède WOODS, 10, Archer Street (219 TAB), Londres W1

QUE VOUS RESERVE L'AVENIR ?

GRATUITEMENT, le Célèbre Professeur KIND, Astrologue universellement connu, vous le dira. Maître des Secrets de l'Egypte Antique, le DON MERVEILLEUX qu'il possède de lire le PASSÉ et L'AVENIR des destinées humaines est saisissant; grâce à la précision troublante de ses PRÉDICTIONS, il vous aidera à FAIRE AIMER de L'ÊTRE QUI VOUS EST CHER, à réussir brillamment dans la vie et à connaître à votre tour le BONHEUR auquel vous avez droit. Qu'il s'agisse d'AFFAIRES, D'AMOUR ou de SANTÉ, vous qui avez des peines et des soucis, n'attendez pas un jour de plus et demandez-lui l'ÉTUDE GRATUITE DE VOTRE VIE. En spécifiant si vous êtes : Madame, Mademoiselle ou Monsieur, indiquez votre NOM, Prénom, date de naissance et adresse exacte. Joignez, si vous le voulez bien, 2 fr. en timbres-poste pour frais d'écritures. Professeur KIND, Service O.C., 25, Galerie des Marchands, Paris (8<sup>e</sup>).



# LE FILM DES AVEUX

Au commissariat de Budapest, où elle a été amenée, les enquêteurs enregistrent les aveux de la mégère.



Budapest  
(de notre correspondant particulier).

ELA se passa le 2 mars dernier. Un enfant courait, comme fou, dans la grande rue du village d'Alag, près de Budapest... Il ne s'arrêta qu'à la gendarmerie.

— Venez ! Venez !..., criait-il. Un gendarme suivit l'enfant.

Ils allèrent ensemble jusqu'à une maisonnette de médiocre apparence. Le gamia désignait au gendarme un petit réduit obscur où la terre était remuée.

Si endurci à l'horreur que fût l'homme de police, il manqua de défaillir. Un poing humain qui dépassait un avant-bras maculé de sang et de boue sortait de la terre.

Il y avait là une fosse putride. On la fouilla aussitôt. A côté du bras, mêlé aux ordures, on découvrit des tronçons de chair humaine.

Les enquêteurs s'en furent, et on se perdit en conjectures sur l'étrange assassinat dont on venait si bizarrement de retrouver les traces, lorsque, de plusieurs villages des environs, arriva le bruit d'une découverte analogue.

Un meurtre avait été commis, et, pour égayer les recherches, le criminel avait disséminé partout les débris de sa victime.

Longtemps la tête manqua. Enfin, après de nombreuses recherches, les gendarmes en arrivèrent à penser que ce pouvaient être les restes de Etienne Bogнар, le boucher du village d'Alag.

Qui l'avait tué ? Quand un crime est commis, on pense toujours à chercher l'intérêt qui le commanda. Que savait-on de Bogнар ? Que c'était un homme subjugué. Etienne Bogнар avait pour femme, apprit-on bientôt, la plus affreuse mégère du pays.

Un monstre, disait-on. Douée d'une force physique peu commune, elle était redoutée à vingt kilomètres à la ronde. Beaucoup plus forte que son mari, non

Un gendarme, en fouillant un coin du jardin, trouva la tête mutilée du boucher Bogнар.



Une nuit, je vis mon mari qui cherchait mon argent.



Terrifiée, je l'aperçus qui prenait un revolver et visait.



Je lui ai arraché l'arme et, perdant la tête, je tirai.



Il était mort. Je demeurai perplexe devant ce cadavre.



C'est alors que me vint l'idée affreuse de le dépecer.



J'ai l'habitude d'abattre les animaux. Je fis ma besogne machinalement... C'est tout !



seulement elle le commandait, mais aussi elle le maltraitait...

On alla chez elle. Elle ouvrit la porte sans manifester de l'étonnement.

— Où est votre mari ? la questionna-t-on.

— Il est parti pour Budapest, dit-elle d'un ton naturel. Il est allé là-bas pour travailler. Et puis, pour voir des femmes aussi, ajouta-t-elle, d'un air jaloux et vindicatif.

Les gendarmes l'écoutèrent sans lui répondre, puis ils entrèrent dans la maison.

Ils y trouvèrent du sang.

— Du sang chez un boucher, est-ce étonnant ? disait Anna Bogнар, qui paraissait avoir réponse à tout.

On la conduisit devant ce qu'on avait trouvé du cadavre. Elle ne sourcilla pas. Ses parents, qu'on appela aussi, montrèrent plus d'émotion et furent beaucoup moins réticents. En particulier, un cousin du boucher reconnut sur une des jambes mutilées la trace d'une cicatrice qu'il avait vue sur Etienne Bogнар. Une autre anomalie caractéristique frappa ceux qui connaissaient le boucher disparu : il avait six doigts au pied gauche, comme la victime...

Indifférent, Anna Bogнар continuait à nier.

— Etienne est parti pour Budapest, répéta-t-elle.

On l'arrêta. Mais il n'y avait point de preuves formelles contre elle. Le hasard en fit trouver.

Une nuit, un gendarme eut l'idée de fouiller le jardin des Bogнар. Il y découvrit un emplacement où la terre avait été fraîchement remuée. Il creusa plus avant. Sa bêche s'arrêta sur une sacoche gonflée. C'était une sorte de nasse de cuir comme les bouchers en ont en Hongrie pour transporter de la viande. Il ouvrit la sacoche. Une tête en tomba.

Une tête ! Celle de Etienne Bogнар.

On retira de sa prison Anna Bogнар. Pour la première fois, elle manifesta une émotion qui n'était faite que de crainte. Elle parla enfin. Maintenant, elle avouait.

— Mardi soir, comme je me réveillais,

je vis que mon mari, levé, cherchait dans une cachette que j'avais faite l'argent que j'avais durement gagné en allant vendre, chaque semaine, des légumes au marché...

« Je me levai. Je voulus lui arracher mon bien.

« Il prétendit me chasser. Nous nous battîmes. Je lui rendis coup pour coup. Il chancela.

« Comme il était près de tomber, je vis avec terreur qu'il tirait un revolver de sa poche. Il me visa...

« Alors !... Alors, j'ai perdu la tête. Je lui ai arraché son revolver. Je tirai sur lui dans l'exaltation de la colère. Il tomba.

« Il était mort...

« Devant ce cadavre étendu qui, quelques minutes plus tôt, était un corps vivant, je ne sus bientôt plus que devenir. Que faire ?...

« Un couteau de boucher se trouvait sur un meuble, un des couteaux que mon mari emportait chaque jour, au matin. Une idée affreuse me vint. Je commençai, comme privée de sentiment, à dépecer le cadavre...

« J'ai l'habitude d'abattre les animaux au village. Ma besogne est bientôt devenue machinale. C'est tout...

« Quand tout fut fini, je pris un des paniers dans lesquels nous livrons la viande à nos clients, j'y jetai les restes de mon mari. Il était de bonne heure. J'entraî dans les cours désertes. Je répandis les débris au hasard des tas d'ordures. Au dernier voyage, je m'enfuis épouvantée. Le bras de mon mari était tombé dans une telle position que le poing me menaçait, même après la mort...

« C'est cela qui m'a fait découvrir. Vous savez le reste. La tête dans le jardin, mon silence... »

Elle avait parlé, mimant la scène horrible, montrant par son expression tout ce qu'elle prétendait avoir éprouvé...

Comédienne ! Elle mentait...

Elle mentait même dans l'aveu, voulant, dans un suprême effort, écarter l'idée d'une préméditation de son crime.

Peut-être eût-elle réussi à convaincre les magistrats et le jury si, au lendemain de cette nuit impressionnante, une cousine de Bogнар n'était venue apprendre au juge que, quelques jours avant le meurtre du boucher, Anna Bogнар lui avait emprunté un fusil.

— Je redoute les cambrioleurs, disait-elle. Surtout en l'absence de mon mari...

Anna Bogнар avait rendu le fusil le lendemain du crime...

L'autopsie confirma d'ailleurs la nouvelle version du drame. Etienne Bogнар, avait été tué à bout portant pendant son sommeil.

On devait, par la suite, apprendre d'autres tragiques détails de la vie de Etienne Bogнар, auprès de sa mégère. Elle avait constamment un grand couteau sous son oreiller quand ils couchaient ensemble. Il en était arrivé à ne plus oser s'endormir qu'avec un revolver à portée de sa main.

Anna Bogнар céda enfin à l'évidence. Elle se livra à la mort.

Car, en Hongrie, c'est à la potence que l'on condamne les femmes meurtrières qui n'ont pas d'excuses...

G. STREM.



La 1<sup>re</sup> Brigade mobile a son siège dans un petit hôtel d'apparence bourgeoise (à gauche) où s'activent les commissaires Lalo, Gontard, Gigonzac et Gabrielli (de gauche à droite).



DIRECTION DE LA SÛRETÉ GÉNÉRALE  
1<sup>re</sup> BRIGADE DE LA POLICE MOBILE



Un inspecteur de la Brigade relève des empreintes sur une bouteille (à gauche). — A droite: La salle de permanence: les inspecteurs de la Brigade y colligent les dossiers au retour d'une enquête.



## II. (1) — LA CHANCE DE SHERLOCK-HOLMES

DES mystères ? J'en ai plein mes tiroirs... Voyez... Quatre-vingts dossiers ce matin. Il y en aura d'autres demain.

Combien de misérables à surprendre ? M. Gabrielli, chef de la première Brigade mobile, repoussa une pile compacte de feuillets jaunes et blancs. Tout ce qui, depuis six mois, avait effrayé les braves gens des villes, des villages, des hameaux de la Seine, de l'Oise, de la Seine-et-Marne, de la Seine-et-Oise était là, à portée de mon regard...

Les mystères de Paris débordent jusqu'aux banlieues et des banlieues aux plus proches provinces, à celles que l'Oise, la Marne et la Seine arrosent. Ils échouent en fin de compte dans un petit hôtel de la rue Boyer, à Belleville, où la Brigade mobile a son siège et qui est bien le plus curieux campement de policiers qui se puisse voir.

C'est une bâtisse d'apparence bourgeoise où rien, sinon une plaque blanche, ne laisse deviner que la porte s'ouvre sur des chambres de justice. Un garage tient la moitié de la façade. Il y a plusieurs automobiles, plusieurs motocyclettes dans ce garage, car, pour que la police du mystère soit efficace, il faut qu'elle soit rapide. Les couloirs de la maison ne révèlent rien que des portes brunes, où brillent des loquets de cuivre. Il faut savoir quel loquet tourner pour arriver dans un corps de garde enfumé, où il n'est pas rare de voir un assassin au centre d'un groupe de policiers.

Quand la brigade est au complet, ce qui arrive seulement quelques heures chaque mois (à la fin du mois, pour la paie), on

(1) Voir « DÉTECTIVE », n° 283.

aperçoit là, dans le brouillard des cigarettes, trente visages...

Je n'ai jamais pu regarder autrement que sous l'angle de l'aventure, les incarnations toujours pittoresques de l'habileté et de l'audace que, pour moi curieux aussi des hors-la-loi, les policiers du mystère représentent. Il faut dire aussi que j'ai toujours vu les commissaires de la brigade mobile, Lalo, Blancheland, Gigonzac, Brancher, Simon, Belin, Pierotti, dans des circonstances singulières.

Ce qu'ils nous permirent de découvrir, dans ces moments-là, l'oublierai-je ? Un monde qui est tout près de nous et que nous ne pouvons guère pressentir. Un monde où nous allions, sans eux, ne pas deviner les doubles vies qui s'y cachent, les secrets qui s'y taisent. Monde des bouges de Belleville, d'où était parti le cadavre dépecé de Loulou Bataille, une fille en sabots du Faubourg-Poissonnière, qu'un petit voyou tua pour l'obliger à se taire ; monde trouble des carambouilleurs, des parvenus douteux, comme Dervaux, l'épicier millionnaire ; monde des conspirateurs et des hommes de main, des tribunaux secrets, des trafiquants d'armes et des mouchards ; monde mystérieux des Chinois de Billancourt, des Polonais, des Italiens exilés ; monde des voleurs, monde des tuteurs de hameau...

Je continuai ma visite. Des armes pendaient au mur du corps de garde. Combien avaient servi ? On me fit voir aussi les parchemins de noblesse des policiers du mystère : des archives contiguës à la salle de garde, où, réparti dans des fichiers, se peut retrouver tout ce que les policiers savent des forfaits qu'on leur a signalés, tout ce qu'ils ont pu connaître des mauvais garçons, des criminels qu'ils ont suspectés, traqués, tout ce que les autres polices leur ont transmis afin que soit toujours à jour leur bibliothèque criminelle. Nous passâmes de là dans les bureaux d'où viennent les ordres, les cabinets des commissaires, de M. Gontard, secrétaire de la Brigade, agent de liaison permanent entre les policiers du mystère et M. Gabrielli, leur grand chef ; le bureau de

M. Gabrielli. M. Gabrielli loge dans sa brigade.

— Il doit toujours être prêt, que ce soit le jour, que ce soit la nuit, à prendre la tête du détachement qui, à la première nouvelle d'un attentat, est désigné pour partir en expédition, comme dit un commissaire.

M. Gabrielli me fit partir ce jour-là. Mieux qu'en reportage... Dans ses aventures et dans celles de ses policiers...

— Notre tâche n'est lourde que parce que souvent on ne s'adresse à nous que lorsqu'il est trop tard, dit-il. Allez donc débrouiller un problème policier lorsque dix, cent mains ont effacé des empreintes, lorsque dix, cent personnes ont foulé les traces de pas qui eussent pu désigner le meurtrier, lorsqu'elles ont touché aux cadavres, remué les meubles qu'il eût fallu laisser en place.

« C'est bien là notre drame. Il faut ruser, avoir recours, à défaut d'habileté, à l'expérience !

« Qu'arriverait-il si, dans des cas affreusement compliqués, les criminels ne nous servaient pas par leurs propres fautes ?

« J'en ai eu la preuve, il y a quelques années, en Normandie. La brousse. On venait d'assassiner une cabaretière. Elle avait été assommée près d'une table avec un tisonnier. Qui avait tué ?

« C'était dans un petit hameau de vingt feux, à l'écart de la grande route. Le meurtre avait eu lieu de très bon matin. On n'avait vu personne pénétrer dans l'auberge. On ne connaissait pas d'ennemis à la vieille femme. Elle était pauvre et n'avait plus ni amant, ni mari. A peine savait-on si elle avait encore des parents.

« L'attentat avait été si rapide que l'on ne put relever aucune trace du passage des meurtriers sur les lieux du crime. Je fouillai la maison. Après les gendarmes, bien entendu. Ils n'avaient rien remarqué. Je ne remarquai rien, non plus, sinon un chiffon sale, que, par acquit de conscience, je remuai. Un bouton s'en échappa.

« Un bouton, c'est un indice bien mince. Je fouillai l'armoire de la vieille femme ;

je dépliai son linge. Le bouton ne devait pas lui appartenir, car je n'en trouvais pas de pareil. D'où venait ce bouton ? Je le posai sur une table. En même temps, je demandai qu'on appelât près de nous le paysan qui avait découvert le crime.

« On me le montra avant que j'eusse le temps de demander son nom. Il regardait justement par la fenêtre, curieusement, ce qui se passait dans la maison.

« Il vint. C'était un jeune garçon laitier. En apportant, à l'aube, sa marchandise, il avait, disait-il, frappé inutilement à la porte. Il avait ouvert lui-même, car la porte ne ferait pas.

« — La vieille Donadiou était déjà « estourbie », affirmait-il.

« Je le regardais sans beaucoup l'entendre, ou, plutôt, je regardais... sa chemise. C'était une chemise de dimanche, propre, presque neuve. Or, nous n'étions qu'un jeudi. Je pensais qu'il avait changé de chemise pour nous voir, lorsque, m'attardant à comparer le bouton trouvé le matin avec le sien, je vis qu'ils avaient la même forme.

« Coïncidence, peut-être ? Je lui demandai pourquoi il avait changé de chemise. Il balbutia. Je voulus lui prendre ses empreintes. Il transpirait. Sa défaillance subite fut la cause de ma chance. Nous allâmes chez lui, nous y trouvâmes une chemise tachée de sang, où le bouton du haut manquait. Il ne tarda pas à avouer aux gendarmes. Ensuite il s'endormit. Il avait dix-huit ans. Son crime lui avait rapporté cent deux francs...

« Une même coïncidence curieuse me permit, à quelques jours de là, d'élucider une énigme analogue à Fourmery, près de Beauvais. J'étais venu là pour m'occuper d'une trouble affaire de spéculation lorsqu'on m'apprit qu'un crime avait été commis la veille. Une paysanne avait eu la gorge tranchée.

« Le crime avait eu lieu dans une maison écartée, tout à côté d'une ferme dont les métayers étaient, on le pouvait croire, insoupçonnables. Je me le laissai dire, mais j'allai cependant examiner le mur mitoyen des deux fermes. Il était recouvert de tuiles. Je vis par terre de petits morceaux de tuile brisés. Quelqu'un avait donc franchi le mur.

« J'allai chez le métayer. Il était absent. J'interrogeai un de ses deux enfants. Ils n'avaient rien remarqué.

« Je leur demandai s'ils ne pourraient pas me prêter leur échelle. Je voulais voir le mur.

« L'enfant alla me chercher l'échelle dans une soupenne.

« — Il y a longtemps, dit-il, qu'elle n'a pas servi.

« Il était de bonne foi. Mais il ne savait pas. Il y avait sur les barreaux de l'échelle de la terre fraîchement posée. L'indice que vraiment je n'aurais pu prévoir fut convaincant. Quelques heures plus tard, en effet, le frère aîné de l'enfant qui m'avait apporté l'échelle m'avouait qu'il avait tué sa vieille voisine. Vous voyez donc que, pour découvrir l'auteur d'un crime, il n'est même pas nécessaire d'avoir du génie. Il faut seulement savoir regarder autour de soi.

« D'autres coïncidences nous permettent parfois de découvrir sans mal apparent un criminel que rien ne paraît désigner. Par exemple, à Trappes, où un comptable avait été assassiné à coups de barre de fer. Le coupable fut arrêté au moment où il se mariait. Une simple remarque fut la cause de notre découverte. L'assassin, qui était perdu de dettes, à la veille de son mariage — un mauvais garçon, par ailleurs, — régala généreusement ses amis au lendemain du crime. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il fût amené à l'aveu.

Sterckmann (à gauche) était un jeune dévoyé qui cambriolait, en gants blancs, les villas de la région de Versailles.



Une pluie torrentielle avait effacé les traces de pas et rendait les recherches des plus difficiles.

# POLICE DU MYSTÈRE

en septembre 1932, dans une bourgeoise villa de Maisons-Laffitte, le cadavre de son père, M. Donald Roos.

On en arriva à soupçonner M. Richardson Roos...

Cette affaire fut capitale pour la police du mystère que dirige M. Gabrielli, car elle la fit passer par de difficiles épreuves. On ne savait pas à quelle date M. Roos avait été tué et le rapport d'autopsie ne donnait à ce sujet que des indications contradictoires. Enfin des témoins affirmaient avoir vu M. Roos la veille de la découverte du cadavre, si bien qu'il apparaissait que la victime n'avait pas reçu d'autre visite que celle de son fils.

Plus d'un policier de fortune se serait peut-être permis d'arrêter M. Richardson Roos, sur cette seule coïncidence. M. Gabrielli s'y refusa. Il attendit, démontant pièce par pièce des témoignages qu'il trouvait suspects, s'appliquant aussi bien à dénouer une énigme qu'à éviter une erreur judiciaire...

— Le temps est notre grande justification, dit parfois M. Gabrielli.

Les événements lui donnèrent raison d'avoir bravé l'opinion, tempéré la hâte de ses inspecteurs, et tenu compte d'une nécessaire prudence.

Trois mois plus tard, en effet, les criminels se dénoncèrent eux-mêmes. C'étaient trois mauvais garçons, emprisonnés depuis peu à Thonon-les-Bains pour une autre affaire ! Serge Sauvageot, Pierre Guillemot et René Archisi...

Ils avouèrent par un hasard surprenant, bien symbolique de la chance que Sherlock-Holmes peut parfois rencontrer sur son chemin...

Ils allaient au prétoire, en file indienne, pour répondre d'un mince délit commis à la prison, lorsqu'un gardien vit Serge Sauvageot se détacher de la file et donner à Pierre Guillemot un morceau de pain.

Il se fit remettre le pain, l'ouvrit, y soupçonnant la présence d'un message. Un message s'y trouvait en effet contenu. Il lut : « Rappelle-toi que tu n'étais plus à Paris le 16 septembre. Les journaux disent qu'on l'a vu le 17. »

C'était le 18 septembre que Richardson Roos avait découvert le cadavre de son père. On retrouva presque tout de suite la trace des bandits à Maisons-Laffitte. Il ne fut plus nécessaire dès lors de les pousser beaucoup. Quand le délégué de M. Gabrielli, M. Blancheland, arriva à Thonon, ils lui racontèrent tout ce qu'il voulut...

Police qui fait condamner, mais police qui sauve, aussi. On m'en donna un dernier témoignage. J'avais pu le recueillir aussi en son temps. C'était à propos d'un drame qui se produisit, il y a moins de quelques mois, au cabaret de « chez Léon », une des baraques en planches que l'on peut encore voir aux bords de la Marne, entre Gournay et Noisy-le-Grand. La compagne du Russe « Léon », Mme Verhaver, avait été assassinée là, pendant une absence de son ami, parti « faire de l'herbe » pour ses lapins. On commença par soupçonner Léon, que ses voisins chargeaient, que l'opinion désignait. La foule insultait les inspecteurs qui laissaient l'assassin présumé en liberté. Ils tinrent bon, continuèrent leur enquête, firent succéder les témoignages aux témoignages. Le lendemain, les gendarmes arrêtaient un déserteur voleur qui avait cambriolé un château, volé un fusil, et qui ne tarda pas à dire qu'il avait tué Mme Verhaver, parce qu'elle lui avait refusé à manger.

Léon, que tout paraissait condamner, était sauvé.

— J'avais faim, expliquait le chemineau meurtrier.

(A suivre.)

Henri DANJOU.

« Bien des mystères seraient élucidés si les gens qui savent parlaient toujours, si les traces d'un crime n'étaient pas défaites par les curieux, si nous n'avions pas souvent contre nous le temps, les circonstances. A Saint-Leu-la-Forêt, où des crimes inexplicables ont produit une si grande émotion, nos recherches eussent été plus fructueuses si une pluie torrentielle n'avait pas effacé les traces des pas des meurtriers. »

Nous avons ensuite examiné ensemble le bilan momentané des policiers du mystère.

■ ■ ■

Ils ne s'occupent pas seulement des crimes, mais des vols mystérieux, des puissantes associations de carambouilleurs, des drames des « hommes de main », dont l'affaire Prince nous fournit une si frappante preuve...

Affaire Sterckmann ? Qui se souvient ? Sterckmann était un jeune dévoyé qui, impressionné peut-être par l'exemple des gangsters de Londres et de Chicago, cambriolait en smoking et gants blancs les villas de la région de Versailles. Où n'alla-t-il pas ? Le prince Léonard de Broglie fut un des absents qu'il visita. Ses exploits lui rapportèrent près d'un million — un million qu'il perdit dans les tripots et sur les champs de courses... On ne savait rien de lui, sinon que, comme Serge de Lenz, il avait des attentions d'homme du monde pour les femmes qu'il éveillait en leur plaçant un revolver sur la tempe.

— Je regrette d'interrompre votre repos, disait-il.

Bascou l'arrêta cependant à la terrasse d'une brasserie du boulevard Saint-Michel, où il se mêlait, faux étudiant, à des étudiants en droit. Ce qui le perdit, c'est qu'il avait une façon à lui de cambrioler, à laquelle il restait fidèle, si bien que l'inspecteur Bascou, qui l'avait arrêté pour un petit délit, trois ans plus tôt, reconnut sa manière et ne se trompa pas sur l'auteur. Sterckmann fut envoyé au bagne pour douze ans...

Affaire Dervaux ! J'ai suivi autrefois cette enquête. Ce fut l'une des plus mystérieuses de l'année 1926. On avait retrouvé, près de Livry-sur-Seine, un corps et des jambes de femme. Ils avaient été jetés, comme Buri-dan, dans un sac en Seine. Un tambour de frein maintenait le sac.

Dix mille personnes, à cette époque, signalèrent des amies, des femmes disparues. Elles défilèrent à la Morgue sans reconnaître la dépecée.

Rien, ou peu de chose, en effet, n'identifiait la victime : un jupon, un corset, une camisole à dentelles, une chemise... On croyait bien ne jamais aboutir, lorsque la sœur d'une des disparues, Mme Veysière, venue à Melun, avec sa mère, pour voir les vêtements de la morte, crut reconnaître sur sa camisole qu'on lui montrait une dentelle qu'elle avait elle-même brodée... Ainsi fut dénoncé Dervaux, l'épicier millionnaire. Petites causes, grands effets, que l'assassin paya de sa tête...

Affaire des mercenaires. Un épicier, Louis Le Marec, qui était à la veille de la faillite, recruta dans un cabaret des Halles Tonton et Dédé, deux hommes à tout faire, pour mettre le feu à la boutique qu'il avait ouverte, quelques mois plus tôt, à Beauchamp, cela afin de toucher une prime d'assurance importante... Tonton et Dédé gardèrent le secret, mais des vêtements qu'ils avaient volés à l'épicier — cela sur une accusation précise de Louis Le Marec — les dénoncèrent, et, d'ailleurs, ils avaient trop parlé dans les bars où se réunissent les pousseurs de diables, les colporteurs, les trafiquants de poisons et les apprentis marlous, toujours prêts à acheter un « condé » par une dénonciation opportune.

Affaire Roos. Richardson Roos découvrit,

Tonton et Dédé (ci-dessous), recrutés aux Halles par un épicier de Beauchamp, mirent le feu à sa boutique pour qu'il puisse toucher une prime d'assurance.



GRAND  
REPORTAGE  
D'HENRI DANJOU

Constamment sur la piste, les policiers du mystère nous emmènent par les labyrinthes où ils s'aventurent, jusqu'à un monde trouble que l'on ne pressentait pas.

# L'ENFANT SAUVÉ

New-York  
(de notre correspondant particulier).

Le « Président-Garfield » avait quitté Marseille depuis trois jours, pour une belle croisière... Il pouvait être minuit quand des cris montèrent d'une cabine. Que se passait-il à bord ?

Un garçon des premières se précipita. Les cris venaient de la cabine d'Andrew B. Kirwan, un passager riche, que l'on était accoutumé à rencontrer plus souvent au bar que dans sa cabine.

Deux hommes se battaient : Andrew B. Kirwan et Gillian Sessoms, un homme d'âge mûr, qui, jusque là, avait été le camarade de bord de Kirwan et que, peu de temps auparavant, on avait vu au bar avec lui. Sessoms faisait effort pour échapper aux coups que lui portait son ami. Kirwan était armé d'un poignard...

L'arme, qui avait blessé dangereusement Sessoms, s'enfonça enfin dans la poitrine du passager. Il tomba. Sa chute ne mit pas un terme à la colère d'Andrew B. Kirwan. Il ne paraissait pas vouloir abandonner son ami avant de lui avoir fait d'autres blessures...

Sessoms ne délirait pas seulement à cause des coups qui lui avaient été portés, mais parce qu'il paraissait en état de complète ivresse. Kirwan, que deux marins maintenaient avec difficulté, était encore plus ivre. Son excitation était si grande que — le commandant du « Président-Garfield » le déclara par la suite au procès de New-York — il fallut le mettre aux fers.

— Pourquoi avez-vous été frappé ? demandait-on à Sessoms.

— Je ne me souviens plus de rien, disait le moribond.

Il mourut, en effet, trois jours plus tard, sans reprendre ses esprits.

Andrew B. Kirwan le pleura.

Quand il fut un peu plus calme, on l'interrogea aussi. Rassemblant ses souvenirs, il se rappela que Sessoms lui avait annoncé qu'il désirait rencontrer sa belle-sœur à New-York, mais que, si elle ne venait pas, il ne saurait que faire de ses loisirs...

La discussion se précisa.

— Tu devrais dans ce cas venir avec moi à l'église catholique, proposa Kirwan.

— Aller à l'église, jamais ! protesta Sessoms. Je suis franc-maçon au 32<sup>e</sup> degré. Jamais je n'entrerai dans un édifice catholique...

Ils continuèrent à boire les cocktails qu'ils s'étaient fait préparer et leur discussion s'envenima.

— J'irai dans ton temple et tu viendras dans le mien, criait Kirwan.

— Jamais ! répliqua Sessoms.

Un officier du bord, W. S. Frost, qui buvait avec eux, essaya de les calmer. Mal lui en prit. Kirwan alla à sa malle, l'ouvrit. Il transportait avec lui une collection de poignards ciselés, une des plus rares qui soient au monde. Il prit un des poignards, se jeta sur Sessoms. W. S. Frost s'interposa. Il reçut une blessure au poignet, puis au ventre et s'affaissa. Alors Sessoms se jeta sur Kirwan et fut blessé à son tour, mortellement.

Tel fut le récit que l'on put reconstituer d'après les déclarations d'Andrew B. Kirwan et de l'officier W. S. Frost... On y put ajouter qu'ils avaient tous bu une énorme quantité de gin et qu'ils n'avaient plus leur raison.

Le drame prit d'autant plus d'importance que Andrew B. Kirwan était, dans l'ordre des fortunes internationales, un personnage considérable.

Sa mère, née Donaldson, épousa, à l'âge de quinze ans, le millionnaire John Kirwan, mais son mariage fut annulé peu après. Elle devint par la suite la femme du capitaine Winfield Sifton, dont bientôt elle se sépara. Une nouvelle union qu'elle contracta avec le capitaine John Nash ne dura pas non plus très longtemps. Son quatrième mari fut le prince Mohamed Sabet Bey, mais elle divorça d'avec lui pour s'associer par le mariage au nom et à la fortune de M. Paul Dubonnet, l'un des hommes les plus riches de France...

Quels qu'eussent été ses changements de fortune, Mme Paul Dubonnet n'avait jamais abandonné son fils Andrew. M. Paul

Alors qu'on aurait pu craindre que Andrew B. Kirwan (ci-dessous, à droite) fût pendu, les témoignages pathétiques de Mme Paul Dubonnet et de son mari (ci-contre, à gauche) le sauvèrent



Dubonnet lui-même avait pris en grande affection ce jeune homme, intelligent et maladif, qui s'était remis difficilement d'un accès de paralysie infantile, et qui, selon l'avis des médecins, ne pouvait conserver sa santé qu'à la condition de s'abs tenir absolument de boire de l'alcool...

■ ■ ■

C'est pour être incarcéré dans une prison qu'Andrew B. Kirwan a touché la terre américaine. Les procès criminels ne traînent pas longtemps, aux U. S. A. Un mois de prévention parut suffisant pour instruire l'affaire et on la jugea ces jours-ci, aux assises de l'Etat de New-York.

Mme Paul Dubonnet était arrivée quelques jours plus tôt par le « Berengaria », accompagnée de son riche mari et de sa mère. Qui n'aurait essayé de la voir ! Mme Dubonnet est réputée pour tenir un haut rang parmi les plus jolies femmes du monde et c'est, en tous cas, selon les formules définitives que les Américains appliquent aux grands personnages *in the world*, « la femme la mieux habillée du monde ».

L'avocat le plus célèbre d'Amérique, M. Coudert, apportait à Andrew B. Kirwan son appui dans ce procès retentissant. L'accusé, à bout de nerfs, paraissait prêt, à chaque instant, à s'évanouir... Il ne risquait pas seulement la chaise électrique, car il plaidait « non coupable », mais la pendaison que, selon une coutume ancienne, les crimes commis en mer valent à leurs auteurs.

La première manche du procès parut défavorable à l'accusé. Le capitaine Gregory Cullen, commandant du « Président-Garfield » apportait, aussi bien contre Kirwan que contre Sessoms, un témoignage accablant.

Un miracle se produisit. Une femme sauva son fils...

« La femme la mieux habillée du monde » fut, alors, la plus émouvante. Elle évoquait l'adolescence débile d'Andrew B. Kirwan, l'état où il se trouvait, lorsque, à l'âge de seize ans, les médecins étaient d'avis de le laisser mourir. Elle racontait comment elle le sauva malgré la Faculté.

— J'en ai fait un jeune homme d'aspect normal, dit-elle. Cependant, malgré des apparences de santé, il est demeuré à la merci du moindre choc nerveux. Aussi avais-je recommandé au capitaine du bord de ne pas lui permettre de boire de l'alcool, que ce fût au bar ou dans la cabine. Pourquoi cette recommandation n'a-t-elle pas été observée ?...

Elle continua. Elle plaidait innocent. Elle disait que son fils était incapable, surtout quand il était en état d'ivresse, de prendre un couteau et de frapper... Son mari, M. Dubonnet, soutint après elle la même thèse.

Quelques minutes plus tard, le jury rendait son verdict. Andrew B. Kirwan était déclaré « non coupable ».

On assista dès lors à une scène inouïe, qui ne peut se voir qu'en Amérique. La foule se précipitait pour féliciter Andrew B. Kirwan et sa mère que la joie faisait pleurer. Le magnésium brillait, éclairant cent objectifs. On portait en triomphe l'at-torney Coudert, dont toute la défense avait consisté à adresser au jury une demande comminatoire : « Est-ce un crime que d'être ivre ? », et à rappeler que Sessoms avait dû se blesser en tombant sur un des poignards de la collection rare de Kirwan...

— Nous allons retourner en France par le prochain paquebot, annonça Mme Dubonnet. Auparavant, nous visiterons New-York, car notre joie ne veut manquer aucun spectacle...

Mœurs d'Amérique : la foule applaudissait à tout rompre...

ROY PINKER.

# LA SUDATION SCIENTIFIQUE

par le bain de vapeur sur vaporisée, à la maison et en voyage  
Breveté dans le monde entier

MAISON FONDÉE EN 1929

Breveté dans le monde entier

Le nouveau modèle B2 fonctionne indifféremment à l'alcool ou à l'électricité



### Prévient, combat et guérit :

Mauvaise circulation, obésité, constipation, dyspepsie, maladie de la peau, maladie du foie, goutte, grippe, influenza, lumbago, insomnie, intoxication, maux de gorge, névralgies, troubles nerveux, maux de reins, rhumatismes, acide urique, mauvais assimilation des aliments, arthritisme, rides du visage, troubles de l'âge critique, douleurs

Ce merveilleux appareil permet de prendre chez soi, sans tacher ni mouiller, un bain de vapeur sur vaporisée, incomparablement plus efficace, plus rapide, plus commode, plus propre que le bain de vapeur ordinaire. Et chaque bain revient à 20 centimes ! Les parfums ou les médicaments à votre choix, mis dans les deux générateurs, portés par la sur vaporisation à plus de 400° sans bouillir et sans pression, sortent de l'appareil à l'état gazeux, sont respirés par la peau et sont instantanément entraînés

Dans toutes les Pharmacies, les Tisanes de la Sudation scientifique préparées par le laboratoire pharmaceutique de « la Sudation scientifique » A. MOURE, Pharmacien de 1<sup>re</sup> classe, directeur, 9, rue du Faubourg-Poissonnière (Entresol, Escalier B). Téléphone : Provence 77-30 et la suite.

Les TISANES de la SUDATION SCIENTIFIQUE sont les plus efficaces parce que scientifiquement étudiées et scientifiquement établies sous le contrôle rigoureux de notre Service Médical.

Les Tisanes de la Sudation scientifique sont des Tisanes scientifiques.

dans la circulation, qui est elle-même miraculeusement activée par le bain.

C'est un merveilleux régulateur de toutes les fonctions et de tous les organes du corps humain.

### Une vraie cure de rajeunissement !

#### Remplace la salle de bains

Toutes les villes thermales chez vous. L'appareil B2 avec régulateur de sur vaporisation à 4 degrés : 150°, 225°, 300°, 400°, franco de port et d'emballage en 350 fr. caisse de bois.

Chèque, mandat ou remboursement à

#### Sudation Scientifique

9, Faubourg Poissonnière, Paris. Téléphone : Taitbout 55-99 et Provence 77-30, 77-31 et 77-32. (Entrée dans la cour) près du journal Le Matin. Chèque postal Paris 1407-74.

En vente dans les grands magasins.

Brochure gratis franco sur demande.

## CHANCE ET BONHEUR POUR TOUS

Grâce au plus puissant talisman existant actuellement, vous pouvez connaître des jours heureux. Les CENDRES SACRÉES D'ORIENT, préparées gratuitement, vous donneront : suprématie, réussite, chance aux jeux, aux loteries, en amour. Les pouvoirs de ce mystérieux talisman chinois sont incontestablement appréciés et recherchés de tous.

### VOICI DES PREUVES

De Mme ANDRÉE DENIS. — 30, bl. National, La Garenne, Seine. « Je tiens à vous faire part de mon bonheur, car je suis arrivée à l'amélioration de ma situation dans des proportions auxquelles je n'aurais jamais aspiré. L'amour le plus sincère est venu embellir ma vie et je ne crains pas de dévoiler que je suis arrivée au sommet du bonheur dans toute l'acceptation du mot. Toutes mes espérances se sont réalisées au delà de mes desirs grâce aux CENDRES SACRÉES D'ORIENT. »

De M. LÉON BRUCHET. — 39, Av. de Toulouse, Auch (Gers) : « Je vous remercie sincèrement de votre talisman contenant les CENDRES SACRÉES D'ORIENT. Depuis très peu de temps que je le possède, je vois tous les jours que j'arrive au grand succès, je surmonte tout, j'arriverai au grand bonheur, santé et fortune. »

De Mme MAR. JOFFRE. — 10, rue de l'Océan, Biarritz : « Depuis que je porte vos CENDRES SACRÉES, je fais ce que je veux, tout me réussit. J'en suis si heureuse que je vous commande un pendentif pour ma fille qui est émerveillée de ma transformation. »

De Mme P. LEGOUY. — A Vieux-Château, par Couches-les-Mines (S.-L.). « Je profite de cette occasion pour vous remercier de votre talisman qui m'a rendu la santé et qui m'aide à avoir une vie plus agréable, aussi, vous pouvez en toute confiance vous servir de ma lettre. »

(Si vous écrivez à ces personnes veuillez, je vous prie, joindre un timbre pour la réponse.)

Ces témoignages font partie de centaines d'autres qui seront publiés et peuvent être consultés et vérifiés à mes bureaux. Demandez à recevoir GRATUITEMENT, sous pli cacheté et discret, la brochure et la plaquette illustrée sur l'histoire, les propriétés de ce talisman et les indications pour vous procurer les CENDRES SACRÉES D'ORIENT. Ecrivez en joignant 1 fr. 50 en timbres-poste (Etranger 3 fr.) au Prof. W. BALYDSON, Service V. N. 38, avenue Anatole-France, Colombes, Seine.

## CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 73.403 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevet, C. A. P., Professorats.

Broch. 73.406 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 73.414 : Carrières administratives.

Broch. 73.418 : Toutes les grandes Écoles.

Broch. 73.428 : Emplois réservés.

Broch. 73.434 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 73.440 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 73.443 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 73.449 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 73.457 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 73.460 : Marine marchande.

Broch. 73.467 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 73.472 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, reliure d'art, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 73.478 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chimiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, brodeuse, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 73.488 : Journalisme : secrétariats ; éloquence usuelle.

Broch. 73.491 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 73.498 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd. Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

# Sensationnel !!! Un Chronomètre

DE HAUTE PRÉCISION "Alheur" (toujours à l'heure)

GARANTI DIX ANS

BOITIER en PLAQUÉ OR

INALTÉRABLE COMME L'OR PUR

présenté par la célèbre Marque UTILIA

Pour 15 frs par MOIS

Vous aurez à la fois un chronomètre de Haute précision et un bijou d'une élégance supérieure de forme extrême, décors modernes.



Son BOITIER est INALTÉRABLE comme l'Or, aussi résistant qu'une boîte d'or de 800 fr. ; il a la même forme, la même apparence, les mêmes avantages que l'Or pur tout en coûtant beaucoup moins cher.

Il est en PLAQUÉ OR laminé, composition inaltérable, garantie fixe, et il est racheté après usage 2 fr. 50 le gramme, c'est-à-dire 8 FOIS PLUS QUE L'ARGENT.

MOUVEMENT avec échappement à ANCRE, Barillet indépendant, Ligne droite, Double plateau, Levées visibles rubis, Ellipse demi-lune en saphir, Empierré de 15 rubis fins, Volant d'Ancre et Ancre laiton assurant un échappement anti-magnétique, Balancier compensé acier nickel, Véritable Spiral Bréguet, donnant un réglage de Haute Précision garanti insensible aux variations de température et aux changements de position. Il est garanti DIX ANS et sa précision est absolue. Il n'est pas sensible à l'aimantation produite par les dynamos et autres machines électriques.

### Le CHRONOMÈTRE ALHEUR

vous donnera toutes les GARANTIES exigées : PRÉCISION - RÉGULARITÉ SOLIDITÉ - ÉLÉGANCE

Nous livrons à tous et partout cette merveilleuse pièce de précision aux conditions du Bulletin de commande ci-dessous, franco de tous frais :

### BULLETIN DE COMMANDE

Je soussigné, déclare acheter ferme le Chronomètre "Alheur" en plaqué or, au prix de 195 frs, que je paierai régulièrement chaque mois à raison de 15 frs par mois, jusqu'à complet paiement. Au comptant 180 frs.

Nom et Prénoms \_\_\_\_\_ Signature : \_\_\_\_\_  
Profession \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_  
Ville \_\_\_\_\_ Dépt \_\_\_\_\_

Détacher ce Bulletin et l'envoyer à

L'ÉCONOMIE PRATIQUE S. A. - 15, Rue d'Enghien, PARIS (X<sup>e</sup>)

Catalogue franco sur demande

## Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ? CONSULTEZ

Mme Thérèse Girard, voyante, célèbre par ses prédictions et ses conseils, médaillée, diplômée, 78, av. des Ternes, Paris, cour 3<sup>e</sup> et. sauf samedi et dim.

Ce que toutes les jeunes filles doivent savoir avant de se marier envoyez 25frs. et vous recevrez un superbe volume illustré franco, sous pli recommandé La SERVICE 92 rue de la Victoire Paris



... vous guérez sans privation, discrètement MALADIES SECRÈTES Blennorragie - Cystite - Prostatite avec les DRAGÉES E<sup>th</sup> BLOT La boîte 12<sup>fr</sup> 50, franco (France). Ttes pharm. Lab. BLOT, 22 r. André-Délieux, Toulouse

15 fr. Le 100 adr. et gr. gains 2 sexes. Ecr. LABORATOIRE DE PROVENCE, H., à Marseille.

## ETES-VOUS NÉ sous une Mauvaise Etoile

GRATUITEMENT

Le professeur OX offre de vous venir en aide et de vous révéler les plus intimes secrets de votre vie. Le prof. OX, qui est le plus sérieux des astrologues de notre siècle, vous guidera dans la vie, comme il le fait pour des personnalités connues dont vous pouvez envier la fortune. Un simple conseil du prof. OX vous aidera à vous faire aimer par l'être qui vous est cher. Ses révélations sur votre vie et celle des personnes qui vous entourent seront troublantes, la précision de ses calculs, depuis la date de votre naissance jusqu'à ce jour, lui permet de vous dire ce que vous ferez demain. Cette étude précise vous sera envoyée gratuitement par le professeur OX lui-même. Écrivez-lui vos nom, prénoms, date de naissance et adresse ; joignez, si vous le voulez, 2 fr. en timbres-poste pour les frais de rédaction.



prénoms, date de naissance et adresse ; joignez, si vous le voulez, 2 fr. en timbres-poste pour les frais de rédaction.

Professeur OX, Service 257 I 1, avenue Pilaudo, Asnières (Seine).

## DEUX EN UN! CHRONO-THERMO

Breveté S. G. D. G.



L'heure exacte, les temps au 1/5 de seconde au cadran tachymétrique, température de -10° à +40° par thermomètre mécanique à aiguille.

La MONTRE-THERMO... 35fr.

Le CHRONO-THERMO... 45fr.

GARANTI 5 ANS

Envoi contre Remboursement. - Echange Admis

USINESEVLYNDA

MORTEAU près Besançon

Dépôt à Paris, 75, Rue Lafayette



# Le merle Blanc

SIFFLE ET PERSIFLE AUJOURD'HUI

Seul

O. ROYNAM

35, rue Madame, Paris (6<sup>e</sup>)

découvre dans toute écriture

qualités, aptitudes, défauts

et dit toute la vérité

SUFEDA PÉDICURE DE RENOMMÉE MONDIALE

Soins remarquables Succès assuré

chez BOUET, coiffeur

15, Place de la Madeleine

Téléphone : ANJOU 30-60



## LES ÉTABLISSEMENTS "WESTMINSTER"

ouvrent un dépôt 8, rue de Vienne, à PARIS

A cette occasion, ils céderont à nos lecteurs un très joli coucou chantant, style rustique, en bois brun, ciré, motifs de même style sculptés dans la masse, mouvement précis et garanti pendant 5 ans, balancier régulateur par contre-poids pin doré, au prix exceptionnel de

45 fr.

Modèle extra soigné avec sculptures plein relief et mouvement renforcé... 55<sup>fr</sup>

Le coucou chante tous les 1/4 d'heure

AUCUN PAIEMENT D'AVANCE

Si vous voulez profiter de cette offre, découpez ce bon et envoyez-le de suite

aux Étab<sup>ts</sup> WESTMINSTER

27, rue du Rocher et 8, rue de Vienne, Paris à 50 m. de la gare St-Lazare

34

*Le premier hebdomadaire des faits-divers*

7<sup>e</sup> Année - N° 285

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

12 Avril 1934

# DÉTECTIVE



## POLICE DU MYSTÈRE

Lire, pages 12 et 13,  
un grand reportage de  
**HENRI DANJOU**